

FENMARK

FENMARK

PIECE EN CINQ ACTES ET EPILOGUE

Personnages :

Ortus, l'étranger

Orion, jeune aveugle

Hermano, berger

Artus de Fenmark, prince

Cassandra, épouse du prince

Léa, maîtresse en titre du prince

Le Sénéchal, Lary de Saint-Glois

Le Chancelier, Neville de Beaufort

Le Prytane Fontus

Triafoirus, médecin du prince

Nigaud, fou du prince

Lannois, Chroniqueur du prince

Domart, valet

Le Héraut

Le Bailli

Le Grand Inquisiteur

Gardes

ACTE I

La scène se déroule dans la campagne du royaume de Fenmark. Deux bergers, Orion et Hermano, gardent leurs troupeaux pendant une nuit d'été.

Orion : Hermano, veux-tu me décrire le ciel ?

Hermano : Encore !

Orion : Je t'en prie mon compère, tu le fais si bien ! Tes paroles seules me réchauffent au milieu de ma nuit ; avec elles je vogue au-delà des ténèbres, je sens sur mes mains la clarté des étoiles, leur bienfaisante présence.

Hermano : Je n'ai pas le coeur à nous distraire. Oublies-tu que nous devons bientôt l'impôt au prince ? Que nous sommes chaque jour plus déplumés par ces pourceaux avides ? Vaï ! Mieux vaut être comme toi mon frère, ne pas voir, leur arrogance tout du long du soleil, leurs carrosses dorés où ils parquent avec des filles peintes. Crois-moi Orion, mieux vaut ne pas voir notre pays !

Orion : Mais, tu me dis souvent que les étoiles sont immortelles, souveraines et belles. Tu me répètes quand nous avons un peu bu que ce sont peut-être les esprits des ancêtres qui brillent ; ceux qui furent bons et justes pour les pauvres que nous sommes. Tu ...

Hermano : Je te dis cela pour passer le temps, pour oublier les misères du monde. Il ne faut pas tout croire comme un oisillon sorti du nid ! Aï ! J'ai eu tort de te dire ces choses ; elles te font rêver, tu le vois bien et le prince interdit que l'on rêve.

Orion : Je ne rêve pas Hermano, je ne rêve pas. J'essaie tout juste d'imaginer au gré de ta voix comment tout ceci peut tenir au-dessus de nos têtes. Comment se fait-il que des flammes si nombreuses, comme des grains de sable au bord de la grande rivière, peuvent chaque jour que Dieu fait, brûler sans s'affaiblir. Et plus je l'imagine, plus mon coeur est content, plus j'oublie la fatigue des journées la solitude qui est la notre. Plus tu parles, plus ma pensée devient claire, satisfaite et plus je suis heureux.

Hermano : (ému) Je comprends ... Tu ne veux pas plutôt quelque histoire un peu ... Hé ! Hé ! Non, celle-là je l'ai racontée à la dernière vendange chez le Volpe qui m'a botté le bas du dos ! Dame ! Son petit vin m'avait fait souvenance de la faveur que sa femme possède au croupion. Je vais te dire celle du petit Ragut qui était arrivé puceau au mariage !

Orion : Parle-moi plutôt du ciel.

Hermano : Attends ! Attends ! Tu vas rire, je suis sûr que tu ne la connais même pas ! Alors le petit Ragut vint voir le curé dans son presbytère pour lui demander comment on s'y prend avec une épousée ! (il rit bruyamment) Credi ! Le voilà qui te l'amène au prat bediau et lui montre des fleurs et des mouches à miel ; il lui casse la tête avec tout un fatras qu'à la fin il repart tout aussi bête qu'arrivé ! Mais... Le petit Ragut ne se décourage pas car il en veut !

Orion : Je t'en prie, Hermano !...

Hermano : Alors notre drôle va voir le coucut en son antre enfumée et il lui dit ce qui le

préoccupe. L'autre lui fait d'abord payer un bel écu du prince, puis ayant mordu la pièce de ses chicots, il lui indique son jardin . Là-bas tu trouveras un arbre creux et...

Orion : Nos bêtes se dispersent, Hermano ! Je le sens !

Hermano : Hein ! Quoi ! Pardiou, c'est vrai. Encore ce jeune bouc qui s'échappe avec deux femelles ! Aïe Où est ce chien puant que je nourris à ne rien faire? Parise ! Parise ! Taï ! Taï ! Vole, vole, cours plus vite que la lune ! Ramène-les ! Aï ! Qu'elle sait bien s'y prendre : elle l'a rejoint ! Attention ma Parise, il va te tenir tête ! Bien, bien ! Mords à la cuisse ! Ah ! Ah ! Elle ferait tourner les talons au Sénéchal du royaume ! Voilà, c'est fini.

Orion : Quel vicieux, ce bouc ! Il fait toujours ses coups de travers. Mais je le connais, quand il se prépare à partir, il gratte un peu le sol pour avertir ses chèvres. Tu me dois une fière chandelle, Hermano !

Hermano : C'est vrai, par le diable ! (il fait un signe pour conjurer le mauvais sort)

Orion Alors je veux mes étoiles !

Hermano : Bon, tu as gagné. Assieds-toi près de ce chêne et ne bouge plus... (il contemple un instant son ami) Sais-tu que pour nous la nuit est identique Toi, tu ne vois que ténèbres, noirceur puissante ; moi, la nuit, je suis comme ton regard mort. Si les nuages cachent les cieux, je te rejoins dans ton malheur. Mais si le vent a fait son travail, si l'été, comme aujourd'hui, étend sa large main fertile, alors voilà que ma nuit se peuple de lueurs, de lumières et de clartés diffuses... D'abord il y a ce grand chemin qui traverse l'immensité, d'Altaïr et Vega jusqu'à Orion et Procyon. Imagine comme une route blanche, pavée de reflets d'argent. On dit que la Mère du monde l'a créée jadis en allaitant les dieux et les héros.

Orion : Qu'est-ce que le blanc, Hermano?

Hermano : Ah ! Oui !... Le noir c'est la pierre de la montagne, dure et impénétrable. Le blanc c'est la poussière fine des sentiers, la farine douce qui fait le pain, la peau de la Marinette dont tu aimes caresser la joue...

Orion : Oui... Je vois...

Hermano : Et dans ce large lit aux berges plus obscures tu trouves, comme de grands poissons merveilleux, des figures ou des signes qui ont pour noms la Lyre avec Vega la brillante ; l'Aigle avec Altaïr la pure et Deneb la profonde qui repose dans le Cygne. Puis Céphée et Cassiopée précèdent le grand Persée qui a vaincu Méduse ; le Cocher lui succède, tout proche du Taureau et son Aldebaran à l'oeil rouge. Ainsi se referme cet arc splendide avec les Gémeaux, Castor et Pollux, Bételgeuse d'Orion et le petit Chien, si bas sur l'horizon qu'on le voit avec peine. Au dessus du grand chemin blanc se pressent le Dauphin, le petit Cheval, Pégase, le cheval ailé de Persée, Andromède, son épouse, sauvée du monstre ; les Poissons, le Bélier, la Baleine, les Pléiades somptueuses comme un diadème de princesse... En dessous tourne le centre du ciel. Une étoile petite, presque invisible et pourtant si importante règle le mouvement de toutes : la Polaire, nichée sur la queue de la petite Ourse ! (il rit)

Orion : (riant) Que c'est joli !

Hermano : N'est-ce pas ! (faisant la voix grave) Le Dragon tente d'encercler la petite Ourse avec sa longue queue mais la grande Ourse est là qui veille et tous ses amis venus l'aider : le Lynx, le Lion et son petit, les Chiens de chasse alors qu'Hercule et le Bouvier d'Arcturus contemplent la

Couronne boréale que le Serpent aimerait bien leur prendre ! Au loin, parfois tu pourras reconnaître l'Hydre et la Vierge mais on ne sait, derrière l'horizon, qui les découvre entières...

Orion : Tu en as oublié une !

Hermano : En es-tu sûr ?

Orion : Oui. Celle qui a un si beau nom de reine.

Hermano : La chevelure de Bérénice ! Entre les Chiens et la Vierge ; tu as raison, misérable qui-sait-tout !

Orion : Crois-tu qu'il y en ait d'autres Hermano ?

Hermano : Qui sait? Je ne suis jamais allé plus loin que l'horizon que l'on voit du clocher de Saint Martin d'Almelo dans ma lointaine patrie. Tout y parle comme ici...

Mais les anciens disent que la terre est si vaste, les ténèbres si infinies que d'autres étoiles encore existent bien au-delà de l'eau. Ils parlent dans les veillées d'hiver, des ventres des navires emplis des senteurs d'épices, chargés des suc d'Orient; là-bas où vivent dans de profondes forêts les farouches unipodes et des filles guerrières. Si on les croit, à n'en pas douter, nos étoiles cèdent la place à bien d'autres merveilles !...

Orion : Comme j'aimerais les voir !

Hermano : Mon pauvre Orion !

Orion: Dis-moi encore comment est toute cette beauté.

Hermano : Pense que te voici sur la grève alors qu'un léger vent se passe. Ta main plonge dans l'eau et parmi les grains de sable fin. L'eau, c'est la nuit obscure ; les grains sont autant de petites étoiles, la multitude des lueurs différentes ou lointaines. Parfois tes doigts se posent sur un de ces coquillages dont les enfants tressent des colliers. Chacun se fait alors l'un de ces soleils aux noms vertigineux, chacun est différent. Et puis, au milieu de ce flot paresse la lune comme le bassin d'argent ciselé dont se sert le Bailli pour récolter l'impôt. Ce soir elle a pris son voile roux et il va faire froid.

Orion : Tu as raison, je sens venir le vent du nord; la terre sent plus fort au matin et les bêtes se rassemblent seules.

Hermano : Oui, c'est le temps du souci... Ah! Comment paierons-nous cet impôt ? Mieux vaudrait être mort...

Orion : Tu ne verrais plus le ciel. La terre est froide.

Hermano : Les morts ne goûtent pas du fouet des sergents !

Orion : J'entends venir quelqu'un !

Hermano : À cette heure ! Où est mon bâton? (L'étranger, Ortus, apparaît)

Ortus : Je vous salue en paix.

Hermano : Es-tu un homme ou un esprit ?

Ortus : Je suis bien vivant.

Hermano : (serrant son gourdin) Alors approche ! (Ortus s'avance à la lueur du feu. Hermano sursaute devant la stature de l'étranger) Qui es-tu et que veux-tu?

Orion : C'est un étranger, il n'est pas de Fenmark.

Hermano : Quel homme grand ! Derrière moi, Orion et garde toi !

Ortus : Je viens en paix. Je désire seulement un peu de chaleur de ce feu et votre compagnie.

Hermano : (baissant légèrement son arme) Bon. C'est bon. Mais nous n'avons rien à manger.

Ortus : Je n'ai pas faim comme tu crois.

Orion : Laisse-le s'asseoir et parler, Hermano. Cet homme est un étranger, un voyageur qui connaît d'autres terres. Je voudrais l'entendre.

Hermano : Oui, c'est un étranger et tu sais ce qu'il faut en faire !

Orion : Le prince attendra. Nous sommes à peine en la deuxième heure et le soleil parcourt encore les ténèbres sous la terre. Écoutons ce qu'il peut nous dire.

Hermano : Allons, ce n'est là qu'un mendiant comme les autres, grand, certes, sombre comme tous les mendiants avec cette odeur de terre et de fumée sur ses hardes. (il renifle en direction de l'étranger) Celui-là ne sent pas la vieille crotte !

Ortus : (amusé) Tu te méfies l'ami ! Tu as raison. La méfiance maintient petit mais en vie. (il sort de sous sa cape un havresac et s'assied près du feu). Je viens de loin comme l'a dit ton compagnon aux yeux morts, la nuit pèse encore sur le monde et impose le sommeil aux êtres sensés. Mais vous deux, que faites-vous ainsi à veiller dans l'ombre ?

Orion : Nous parlions des étoiles !

Ortus : Belle pensée !

Hermano : Oui-da, mes bons ! Ce ne sont pas les étoiles qui me paieront l'impôt !

Ortus : De quel impôt parles-tu ?

Hermano : Celui que nous devons deux fois l'an au prince notre sire. Malheur à celui qui ne peut s'acquitter.

Ortus : Et que faut-il payer ?

Hermano : Tout dépend.

Ortus : Mais encore ?

Hermano : Si tu es riche, puissant, reconnu, adulé. Si tu possèdes des terres en abondance, des serviteurs, des maisons hautes où brillent cent fenêtres ; si tes coffres sont pleins de ces petits soleils jaunes à l'effigie du prince et qui dans la paume de ta main ont une seule envie : partir. Si d'un seul mot de toi les bourses se délient et les femmes s'amuse à rougir, si de deux mots elles te suivent en ton lit. Si, oublieux du temps, tu sais tout faire attendre, les bêtes et les gens dont

l'avenir dépend. Si tu sais dire sans faire et mentir pour flatter, vivre d'oisiveté, être dur en affaires, conseiller les puissants, te travestir en sot quand ces derniers l'exigent et si malgré misère noire tu peux rire des gueux en t'endormant le soir.

Ortus : Alors?

Hermano : Alors tu ne paies rien.

Ortus : Sinon?

Hermano : Si tu es pauvre, faible, ignoré de tous ; si tu n'as rien à toi que quelques ustensiles, une maigre cabane où par les trous du toit te viennent visiter les oiseaux et la lune, si toute ta vie tu ne pourras tâter que quelques sous de bronze, que ton dos peut sentir le bâton des laquais parce qu'un instant tes yeux se sont trop attardés sur une fille peinte. Si tu dois obéir sans poser de questions, attendre parce qu'on veut faire attendre, perdre ta vie à la guerre dont tu ne connais ni bonne ou mauvaise raison, si tu rêves aux bontés de la vaste Nature et si malgré cela tu donnes à plus pauvre que toi...

Ortus : Tu dois payer l'impôt.

Hermano : Tu as compris, étranger.

Ortus : Quel curieux pays que le vôtre ! Mais, dis-moi, en ce qui te concerne ce prix est-il si élevé?

Hermano : Douze solides pièces ou un bélier et quinze de ses brebis.

Ortus : Je vois ! Tu n'as pas de quoi payer ta dette?

Hermano : J'ai à peine un denier qui me vient de la dernière vente. Les bêtes sont malades, l'herbe de plus en plus sèche ou rare. Et comme un fait exprès, tout comme des vautours sur une carcasse morte, les sergents du Bailli demandent plus encore.

Orion : Tu lui en dis trop, Hermano. Tout ceci ne l'intéresse pas. Écoutons-le plutôt parler des pays qu'il connaît.

Ortus : Je vois pourtant quelques belles bêtes en ton troupeau...

Hermano : toutes ne sont pas à moi et je n'en ai pas vingt.

Ortus : Je connais des pays où l'on fait payer par village.

Hermano : Ils sont heureux ces gens-là. Ici c'est chacun pour soi; alors pour ceux qui n'ont rien (il montre Orion), il n'y a pas de place.

Ortus : Le prince exige cela?

Hermano : Les sergents le disent.

Ortus : Ne fait-il pas de grandes choses avec l'argent ? Des routes, des marchés, des ports où viennent en sûreté les navires, des hospices pour les vieilles gens ?

Hermano : (éclatant de rire) Oui, il en fait quelques-unes de ces choses que tu dis. Mais loin, toujours trop loin ; dans les villes où nous allons tous toujours plus nombreux pour trouver à manger quand on ne possède plus de quoi. J'y suis été là-bas, une fois lorsque j'avais une femme.

C'est noir, ça pue et il n'y a pas d'arbres. Du moins là où on nous permet de nous entasser comme des moutons à l'étable. Toute l'année on y travaille dur pour quelques minces pièces ; on te reprend quasi tout pour le loyer, le linge. Ajoute à cela le vice et l'air mauvais, tu comprendras...

Ortus : Personne ne s'en sort mieux ?

Hermano : Oh ! Que si ! Ma femme par exemple ; elle y est restée, elle ! La dernière fois que je l'ai vue c'était au bras d'un contremaître qui l'avait attifée d'un renard qui lui faisait trois fois le tour du cou. Ah ! Que j'aurais bien aimé le serrer autour de sa gorge ! Elle riait comme jamais pour moi elle ne l'a fait ! Elle passa à mes cotés sans même me regarder. ¡ Nadie se conoce !

Orion : Tais-toi Hermano, tu te fais du mal ! Cela ne l'intéresse pas !

Hermano : (des sanglots dans la voix) Tu as raison l'ami. Pardon, l'étranger, je dis ces choses en l'air...

Ortus : Tu es un brave homme.

Hermano : Je ne sais pas ce que tu veux dire mais je préfère demeurer ici avec mon ami et mon chien, dans la nuit, sous les étoiles, plutôt qu'aux portes de leurs palais, à mendier.

Ortus : Leurs palais ?

Hermano : Et que crois-tu ? Te moques-tu de nous ? Toi qui as tant voyagé, paraît-il, ne sais-tu pas que dans toutes les villes il se trouve de beaux endroits, des jardins, des allées, des maisons faites de pierre blanche où l'on devine le calme et la sécurité. Tout ceci bien gardé, bien sûr ! Les ponts, les routes y mènent toutes comme par pur hasard ; comme par pur hasard quand ils traversent les noirs quartiers c'est au-dessus des toits, laissant dans leur ombre puissante ces choses qui sont des hommes. Oui, ils existent bien ces hospices mais il faut payer, sinon tu dois errer pour un maigre bol de soupe que te donnent parfois quelques bonnes gens. C'est ainsi, l'étranger, que se passent les temps en Fenmark.

Ortus : Et le prince ne sait-il rien de tout cela ?

Hermano : Le prince ? Il ne sort jamais de son château au-dessus de la plus grande ville. Il travaille pour le bien de tous, il est notre père à tous nous dit-on. Il a même fait ouvrir quand j'étais là-bas un palais où l'on voit les plus belles choses anciennes qui soient ; des choses chères que les hommes font pour être dans des églises, des tombeaux ou d'autres palais, des choses qui doivent être belles ; enfin, je le crois car on ne m'a pas laissé entrer. D'ailleurs pourquoi y serais-je allé dans ce palais où l'on ne touche à rien ? Je ne comprends pas ces choses ; après tout, si elles ont beaucoup de valeur elles doivent être belles pour eux et ce n'est pas pour nous.

Ortus : Alors ce prince ne vous connaît pas ?

Orion : Comment le pourrait-il ? Entre lui et nous se trouvent mille gens influents, égoïstes. C'est comme si entre toi et lui se trouvait une mer furieuse, un désert sans chemin pour guider tes pas.

Ortus : Je connais des pays où tout ceci se dit chaque jour.

Orion : Comment ? Parle-nous !

Ortus : Dans ces pays lointains, durant la nuit obscure, des hommes peinent pour qu'au petit point du jour ce que l'on sait du monde soit écrit sur du papier.

Orion : Ecrit? ... Papier? (il se tourne vers Hermano) Tu sais ce que c'est, toi ?

Hermano : Oui. Je crois. Quand j'étais à la ville, j'ai trouvé souvent par terre cette chose-là ; j'en ai trouvé aussi dans des endroits où l'on boit de l'alcool, dans des marchés où tu achètes de quoi faire ta soupe : on enveloppe les légumes avec ça. Oui, c'est mince, fragile et couvert de petites griffes noires mais c'est bon pour allumer le feu !

Ortus : Ces griffes noires sont nos paroles et celles des autres.

Orion : Tu sais les comprendre ?

Ortus : Oui, je sais parce que j'ai appris.

Orion : Et que disent-elles ?

Ortus : Mille vérités et mille mensonges. l'exploit du marinier qui a sauvé un navire dans la tempête, le dernier cours du café que tu bois le matin, comment on va en guerre et l'on retourne en paix, les mariages heureux, les procès de mariage, les délires du temps, l'ambition des politiques, les naissances importantes et la mort, surtout si elle frappe au loin beaucoup de gens ; cela à la première page.

Puis, tu trouves souvent des chiffres pour lesquels on se passionne fort, des chiffres que des bêtes ont porté en courant au plus vite, que des hommes ont gagné par pur hasard ou en jouant contre d'autres hommes sous les cris de milliers d'hommes encore, en alignant des chiffres. Tu sais tout ou tu crois tout savoir sur l'existence et les pensées secrètes d'une fille aux bras nus et au visage lisse qui, pour l'instant seulement, sait porter quelque habit, chanter à peu près bien ou mimer ce que l'on croit la vie... Tu sais combien sont morts parmi les vieux, les jeunes qui ont trop bu ou fait trop de vitesse, brûlé leur jeune temps en poursuivant le rêve. Quelquefois on te dit qu'il faut aller voir des moments éphémères, écouter des musiques venues d'ailleurs, contempler l'oeuvre d'un grand artiste dans un lieu fait pour ça. Et parfois, souriant, c'est de toi dont on parle ; oh ! Pas sous ton nom, bien entendu; tu demeures anonyme, silencieux mais c'est toi dont on parle et tous ces grands, petits riens font une vérité.

Hermano : Tu t'exprimes par énigmes ! Comment cette chose fragile peut-elle tant contenir ?

Ortus : Ce sont les mots, ami ; ces petites griffes noires dont tu parlais tantôt. Ces mots sont doux, caressants; ils savent aimer et plus encore haïr. Les mots comme les doigts de ta main ne sont pas bien puissants mais soudain réunis à tes bras et leur force, ils font plier jusqu'au cou du taureau. Les princes, les rois, les mauvais les craignent bien; ils emploient tour à tour les mots qui endorment et calment, parfois ceux qui divisent. Jamais ils n'ont de totale victoire puisque d'autres, au milieu de la nuit, font un autre discours au risque de tout perdre. C'est ce qui fait la Vérité.

Orion : Ta Vérité ressemble au mensonge !

Ortus : Non, elle existe bien, pesante et roide, puissante ou fragile. Toujours le coeur des hommes sincères la recherche comme ces étoiles que tu ne peux voir. Mourir n'est rien mais trahir !...

Hermano : A quoi peut-elle nous servir si on n'a pas de quoi payer l'impôt ?

Ortus : La Vérité est qu'il faut payer l'impôt mais que le prix n'est pas juste.

Hermano : Tu as raison, étranger; si je ne puis payer, je m'éloigne de la Vérité.

Ortus : (songeur) Tu l'as dit.

Hermano : C'est sans espoir !

Ortus: Non, car t'es-tu posé la question de savoir à qui tu donnes ton argent ?

Hermano : Au Prince voyons !

Ortus : Non.

Hermano : A ses gens, au Bailli.

Ortus : Nous y voici.

Orion : Tu veux dire que tout n'est pas versé entre ses mains ?

Ortus : Je ne sais pas. Toutefois, je pense que vos sergents doivent bâtonner très fort ceux qui se soustraient à l'impôt quand ils peuvent leur mettre la main dessus !

Hermano : (se massant les côtes) Tu ne sais pas si bien dire !

Ortus : Je pense, en tous les cas, que ton prince se trouve loin d'ici, que son regard se pose ailleurs, qu'il est bien forcé de faire confiance en ses agents dans tout son royaume, que la nature humaine étant ce qu'elle est, il doit en compter quelques-uns de peu honnêtes, voire experts en filouterie.

Hermano : Notre Bailli aime tant la bonne chère !

Ortus : Un homme gras inspire la confiance, certes, mais il cache parfois sous son lard de bon aloi grande souplesse d'échine et rouerie.

Orion : Notre Bailli est très pieux ! Il entend la messe chaque dimanche, verse son obole aux pauvres et jeûne au carême et Vendredi saint.

Hermano : Oui-da ! Il jure comme un voleur, pince les dames à sa table où il dévore force poissons et gibier d'eau justement pour carême.

Orion : Il a fait aménager un gué, face au Mercadau où se fait la grande foire de printemps.

Hermano : Il a imposé un droit de passage sur toutes les marchandises, les attelages et les charrois.

Orion : Un grand artiste est venu du Nord pour peindre le panneau de l'autel à l'église; il a payé tout ce bois doré.

Hermano : Mon pauvre Orion ! En fait d'or il ne s'agit que de jaune de Naples ! Quant à l'artiste, il n'a su réussir que son portrait qui est presque aussi grand que le Sauveur sur sa croix ! Et une fois achevé on ne l'a plus revu ; en guise de paiement il lui a laissé simplement une nuit pour déguerpir !

Ortus : Je vois, votre Bailli a le sens des économies.

Orion : (après un silence) Pourquoi es-tu ici étranger ?

Ortus : J'aime voir des horizons nouveaux.

Hermano : La belle affaire ! tout se ressemble dans le monde.

Ortus : Détrompe-toi, l'ami ! Il n'y a pas deux hommes pareils et à chacun de tes pas surgit un autre paysage. Croire que rien ne change finit par te priver d'esprit, en tous les cas d'espoir.

Hermano : L'espoir ne sert à rien.

Ortus : Peut-être mais il fait vivre à chaque nouveau matin.

Orion : Regarde-moi; la lumière m'est interdite depuis toujours. Comment pourrais-je l'espérer ?

Ortus : Que sais-tu des lendemains qui restent à venir ? Des profondeurs où ta vie trouve sa source ? Tu es là, éveillé en apparence. Qui te dit que tes gestes sont véritables; n'est-ce point le rêve d'un autre qui a oublié de te donner la vue ?

Orion : Je ne te comprends pas, étranger.

Ortus : Pardonne-moi; je voulais dire que l'on n'est sûr de rien. Dans des pays que je connais on peut parfois guérir le mal qui est le tien mais cela coûte cher.

Hermano : Comme toujours ! N'insiste pas, nous sommes pauvres.

Ortus : La ville est-elle loin ?

Hermano : Non. Tout au plus deux lieues.

Ortus : Peut-on y voir de belles choses ?

Hermano : Pour sûr l'ami ! Pour sûr ! D'abord une jolie taverne, "Au soleil du croquant" qu'elle se nomme. Il y ont un petit claret qui tombe tout seul dans les entrailles en y faisant le bien nécessaire. Deux ou trois servantes aussi, bien jolies poulettes et farouches juste ce qu'il faut ! Hé ! Hé ! ...

Orion : Je ne crois pas que l'étranger se passionne pour les servantes, Hermano.

Hermano : Alors je ne vois pas ce qui peut l'intéresser à la ville sinon le vieux marché avec sa halle. Quel beau spectacle tous les jeudis que cette victuaille ! Et ces matrones donc, portant sur leurs aisselles des paniers si remplis ! Ces robustes gaillards, l'agneau sur l'épaule et le rire fort haut tonnant sous les longues poutres du toit...

Orion : Ce n'est pas non plus ce qui l'attache.

Hermano : Peut-être le charroi et son bruit de tonnerre ? Les remparts et leurs tours grises ? Hormis ceci, il n'y a pas grand chose...

Ortus : La ville a-t-elle une belle rivière qui la traverse ? Un pont au dos courbé qui fait passer les hommes en toute sûreté ? A-t-elle de vieilles demeures sculptées du sol jusqu'au plafond, une horloge qui parle en donnant les saisons et les jours ? Vient-on de très loin pour voir quelque jeune beauté aussi pieuse que douce ? Le soir peut-on y voir aussi étudiants et poètes réciter des mots fins ou s'affronter en rimes ? Fait-on une fois l'an courir des chevaux avec des étendards ; un grand feu clair sans doute au retour du printemps ? A-t-elle enfin une très vaste église, ancrée dans la cité comme sur une grève, entourée de maisons se pressant à ses flancs pareilles aux incessantes vagues ? Est-ce une belle ville ?

Hermano : (attristé) Non, étranger, la ville n'a rien de tout cela. Elle a l'allure d'un gros bourg empuanti le soir des ordures et d'eau sale. La seule bâtisse grande demeure la prison du Bailli ; je te l'assure, cela n'est pas très magnifique à voir.

Ortus : Il faut tout voir pourtant, même ce qui est sans aucune grâce, ce qui sème la peur.

Hermano : Si tu le dis ! Va plutôt dans la ville du Prince, en sa capitale; là-bas tu pourras contempler ces beautés dont tu parles. Enfin, si tu y parviens.

Ortus : Pourquoi ?

Orion : Les étrangers sont interdits à Fenmark.

Ortus : Interdits ?

Hermano : Tais-toi, Orion !

Orion : Oui. Ils sont pris par les hommes d'armes, par les soldats, la police du Prince et nul ne sait ce qu'il en advient.

Ortus : Je n'ai pas peur.

Orion : On raconte des choses terribles sur ces disparitions. C'est comme mal parler du Prince !

Ortus : Calme-toi, jeune ami !

Hermano : Oui, il est temps de dormir à présent.

Orion : Je ne veux pas dormir avant que l'étranger m'ait parlé de ses étoiles !

Ortus : (se tournant vers Hermano) Mes étoiles ? Que veut-il dire ?

Hermano : Voilà son obsession ! Il ne passe de nuit sans que je doive décrire les lueurs dans le ciel. Il pense que bien loin, au-delà de l'horizon, naissent des étoiles nouvelles dont nul n'a idée ici. J'ai beau lui dire que cela paraît fou, que derrière l'horizon il ne peut y avoir que le vide obscur, il s'obstine en son idée.

Ortus : Il a raison.

Hermano : Comment cela ?

Ortus : Quand bien même ce que tu viens de dire serait la vérité, il a raison de chercher autre chose. L'étoile dans le ciel prend place dans le coeur et l'esprit.

Hermano : Tu es trop subtil pour moi étranger. Tu parles par énigmes. Bonsoir.

Ortus : Bonsoir, berger.

Orion : Etranger, sais-tu quelque chose ?

Ortus : Hélas, je ne sais rien qui puisse te contenter. Je suis grand voyageur, certes, mais je n'ai jamais vu paraître ce que tu attends si fort. Le monde est vaste et la mer plus encore; c'est en passant les flots que l'on doit peut-être voir s'accomplir cela.

Hermano : (la voix ensommeillée) Le Prince interdit que l'on traverse l'Océan. Il n'y a rien au-delà qui ne sente le diable.

Orion : Bonne nuit à toi, étranger.

Ortus : (s'enveloppant de son manteau) Bon repos à toi.

Orion : (s'approchant d'Hermano étendu sur le sol) Cet homme est un juste et tu veux le livrer ?

Hermano : Avec la prime, nous pourrions payer l'impôt.

Orion : C'est abject !

Hermano : Vois-tu une autre solution ? Préfères-tu que les sbires du Bailli te bâtonnent à mort ?

Orion : (baissant la tête) Non, non.

Hermano : Alors c'est bien. tout à l'heure, à la première lueur de l'aube, je l'assommerai et nous irons le livrer à la ville.

Orion : Parfois je te déteste.

Hermano : Je sais, compadre, mais la vie est cruelle. Le gibier a le choix de ne pas entrer dans la nasse et il le fait pourtant. Dors.

Orion : (contemplant le ciel de ses yeux aveugles) D'abord il y a le grand chemin d'Altaïr et Vega jusqu'à Orion et Procyon, d'abord il y a la Voie Lactée !

RIDEAU

ACTE II

La salle d'audience du palais du Bailli ; une grande pièce sombre avec une cheminée vide. Deux sergents encadrent l'étranger ; à quelques mètres Hermano et Orion se tiennent en retrait.

Ortus : Me frapper n'était pas nécessaire, berger. (il se frotte le crâne) Tu cognes fort !

Hermano : Pardon, étranger mais tu es grand ; je n'ai pas voulu prendre de risques.

Orion : Je ne voulais pas, étranger.

Ortus : Je sais, petit.

Hermano : Pourquoi attend-on ainsi ?

Un sergent : Silence ! Le Bailli est un homme important. S'il le veut, il vous accordera un bref instant. (se tournant vers son collègue en souriant) Et s'il est bien luné !

Orion : J'ai honte, Hermano.

Hermano : Pense à l'impôt, cela fait passer la honte.

Ortus : (regardant autour de lui avec intérêt) Alors c'est ici que l'on mène les captifs ? Quel étrange lieu !

Le sergent : Silence !

Hermano : (s'agitant, mal à l'aise) Ne peut-on nous laisser partir à présent ? Notre troupeau est seul et cela ne vaut rien.

L'autre sergent : La ferme, pauvre idiot ! Vous resterez ici tant que le Bailli n'aura pas réglé votre sort misérable.

Orion : Tu vois, Hermano, ce n'était pas une bonne idée.

Le sergent : (menaçant) Allez-vous vous taire ! (tous demeurent silencieux. Le Bailli fait son entrée, ample personnage à la tenue voyante)

Le Bailli : (tonitruant) On me dérange ! Encore !

Le sergent : Un étranger, seigneur Bailli. On a pris un étranger !

Hermano : Oui. Oui, c'est moi qui l'ai assaisonné !

Le Bailli : (lui jetant un regard méprisant) A toi tout seul ! Cela me paraît peu croyable ! Quelle ruse as-tu employée, vermine bête ?

Hermano : Juste un petit coup de bâton, monseigneur.

Le Bailli : Je vois ! Pendant son sommeil je suppose ! Si tu l'as abimé, tu t'en repentiras.

Ortus : Rassure-toi, Senti ; je n'ai rien.

Le Bailli : (se précipitant sur l'étranger et le regardant sous le nez) comment m'as-tu nommé, étranger ?

Ortus : Senti. Dans mon pays cela veut dire homme sage.

Le Bailli : Hum. Bon. Bien. Tu as l'air intelligent, l'ami. Belle prise. Je me sens magnanime ; que désirez-vous, tondeurs de laine ?

Hermano : Je... Nous souhaiterions être dispensés de l'impôt.

Le Bailli : (en fureur) Quoi ! Ah ! Mais écoutez donc ce bouseux plein de morve, ce vil tas de loques ensembles ! Dispensés de l'impôt dis-tu ? Sais-tu que jamais on ne peut y échapper ! Mais que deviendraient le royaume, le prince - que le sort le chérisse - et l'univers lui-même si l'impôt ne pouvait être dû ? (s'approchant, menaçant) Mais monseigneur a peut-être des prétentions, il se croit à l'abri du commun des mortels ! Seuls les morts ne payent plus l'impôt ; veux-tu mourir ?

Hermano : (terrifié) Non, non, sire Bailli.

Le Bailli : (se tournant vers Orion) Et toi veux-tu périr ?

Orion : Non, oh non !

le Bailli : (s'approchant d'Ortus) Qu'en dis-tu ?

Ortus : (le regardant dans les yeux) Tu as raison, Senti ; il faut payer l'impôt.

Le Bailli : Ah ! Voici un homme sensé !

Ortus : S'il est juste !

Le Bailli : L'impôt est toujours juste avec moi car je suis la loi.

Ortus : Si tu es juste, tu dois les récompenser.

Le Bailli : (renfrogné) Oui. Oui. La justice pose bien des problèmes à ce propos. Hum ! Voyons ! Comment ferais-tu à ma place ? Il ne faut pas que ces traîne-pied croient que la justice accorde n'importe quoi !

Ortus : Certes. La loi punit plus qu'elle ne récompense.

Le Bailli : Que voici une belle formule. Je m'en resservirai pour le prochain discours au Sénéchal.

Ortus : Moi, pour preuve d'une bonne justice, je lui ferais donner à garde vingt bêtes supplémentaires. Il est bon que ces gens travaillent mieux encore au lieu de bailler aux quatre vents. Vingt bonnes bêtes solides sur lesquelles je percevrais l'impôt réduit d'un tiers.

Le Bailli : (sursautant) Un tiers ! Tu es fou !

Ortus : Réfléchis. La première année, puisque les femelles mettent bas deux petits en moyenne, tu doubleras ce cheptel et d'un tiers en moins tu auras doublé ton gain.

Le Bailli : (intrigué) Explique-toi mieux, étranger !

Ortus : C'est simple. Sur vingt brebis tu lui en prends la moitié, n'est-ce-pas ?

Le Bailli : Voilà vrai.

Ortus : Sur les vingt, prends seulement sept d'entre elles la première année et laisse-les dans le troupeau jusqu'à temps des naissances. Celui-ci viendra à quarante têtes si tout se passe bien et là, tu en prendras quatorze. Si tu lui prends tout de suite dix brebis sur les vingt, l'année suivante il ne pourra t'en donner que dix autres seulement. Pour peu qu'il y ait maladie, famine, que sais-je, tu n'auras rien...

Le Bailli : (hochant la tête) Mais cela n'est pas idiot l'ami; pas bête du tout !

Ortus : Un homme de votre intelligence, Senti, pourrait ainsi devenir très riche et aller à la cour.

Le Bailli : (rêvant) Ah ! Oui... La cour !

Hermano : (tremblant) Peut-on nous dire ce qu'il faut faire ?

Le Bailli : (l'entourant aux épaules) Eh bien ! Fier berger, tu peux dire merci à ta chance ! Qu'on lui donne vingt brebis, des meilleures ! Qu'on lui donne aussi vingt coups de bâton sur la plante des pieds pour lui apprendre le respect ainsi que l'honnêteté. (on entraîne Hermano qui crie et se débat) Décidément je me sens de plus en plus magnanime. Pour un peu, je me laisserais aller à la générosité !

Le sergent : A ce propos, sire Bailli et notre solde ?

Le Bailli : (le fusillant du regard) Qu'ai-je entendu là contre ?

L'autre sergent : Oui. Notre solde n'a pas été payée depuis des mois.

Le Bailli : Ah ! L'argent ! Où voulez-vous que je le trouve ? l'impôt n'est pas rentré: pas d'impôt, pas de solde.

Le sergent : Les hommes grognent. Ils vont se révolter. Avancez-leur un peu sur votre cassette.

Le Bailli : J'ai de gros frais.

Le second sergent : (à part) Vu sa taille !

Le Bailli : (se tournant vers Ortus) Etranger, toi qui as tant de souplesse d'esprit, que ferais-tu à ma place ?

Ortus : Mais je ne suis pas à votre place, Senti.

Le Bailli : Allons, fais un effort ; je saurai en tenir compte.

Ortus : Il existe une solution.

Le Bailli : Sans l'impôt ?

Ortus : Oui.

Les deux sergents : (entourant Ortus, fébriles) Nous t'écoutons, étranger. Oui, parle.

Ortus : Comment êtes-vous payés d'habitude ?

Le premier sergent : Quand nous sommes payés (il se tourne vers le Bailli qui regarde en l'air), je dis, lorsque vient la paye (il le regarde avec insistance) ; on nous règle en pièces d'argent.

Ortus : Combien de pièces ?

Le second sergent : Pour trois mois, vingt- cinq écus par homme d'arme ; trente pour les sergents et quarante pour un exempt.

Le Bailli : C'est bien payé !

Le premier sergent : C'est une misère !

Ortus : Et l'argent manque, n'est-ce-pas ?

Le Bailli : (soupirant) Hélas !

Les sergents : (soupirant) Hélas !

Ortus : Faites de la monnaie de cuivre.

Le Bailli : (abasourdi) Que dis-tu là ?

Ortus : Oui. Frappe des pièces de cuivre qui auront cours partout. Pour une pièce d'argent tu donneras cinquante sous de cuivre. A tes sergents tu donneras donc ?

Les sergent : (tout joyeux) Mille cinq cent sous de cuivre !

Ortus : Plus une petite prime de vingt sous, à boire.

Le premier sergent : Etranger, tu es un grand homme !

Le second sergent : Tu es un génie !

Ortus : (s'approchant du Bailli et à part) N'oublie pas de t'assurer du monopole des mines de cuivre, Senti.

Le Bailli : (exultant) D'ici la lunaison vous serez tous payés ! Mais... Au juste, étranger, qu'allons nous mettre sur ces pièces ?

Ortus : Leur valeur, bien entendu et aussi votre profil, sire Bailli.

Le Bailli : (frappant dans ses mains) Allons, que l'on exécute tout ceci ! J'ai hâte de devenir plus riche. (les sergents sortent vivement en parlant entre eux)

Les sergents : Tu te rends compte ... Enfin payés ! Régulièrement ! (le Bailli compte sur ses doigts fébrilement et se parle à lui-même. Ortus s'approche d'Orion)

Ortus : Et toi, que vas-tu faire ?

Orion : Je ne veux pas te quitter, étranger.

Ortus : Cela peut-être dangereux, le sais-tu ? Je n'ai pas grande confiance en ce gros pachyderme.

Orion : Ils ne me feront aucun mal. Un aveugle ne sert à rien sinon faire de la musique.

Ortus: Ecoute, si cela devait finir de mauvaise manière, dis que je t'ai obligé à me suivre ; que je t'ai envoûté ou bien fait boire quelque philtre.

Orion : C'est faux.

Ortus : Oui. Mais on ne sait jamais. Les puissants ne sont pas faciles à côtoyer.

Orion : Celui-ci est vraiment puissant ?

Ortus : Lui ? Non. Il ne se doute pas du bon tour que je lui ai joué. Les autres vont venir et il faudra prendre garde.

Le Bailli : (sortant de son soliloque) Merveilleux l'ami ! Proprement merveilleux ! Si mes calculs sont exacts, je vais être riche à millions !

Ortus : Tu ne crois pas si bien dire, Senti. J'ai même d'autres solutions ...

Le Bailli : Sans rire ? Allons, parle; ne me fais pas griller !

Ortus: A quoi bon puisque tu vas m'emprisonner et sans doute me faire périr ?

Le Bailli : (gêné) Certes, étranger. La loi est la loi, je ne puis m'y soustraire : les étrangers sont interdits à Fenmark. Le prince l'a décrété ainsi et lorsqu'on en capture un, il est recommandé de le mettre à la question pour connaître ce qu'il sait puis de l'envoyer dans les mines.

Ortus : Où ils meurent très vite, je suppose ?

Le Bailli : (même jeu) Le travail dans les mines est harassant.

Ortus : Je comprends.

Le Bailli : Mais je serais bien sot de te perdre de la sorte ! Tu vauds bien mieux que cela, l'ami ! Je te propose un marché équitable : je t'évite la question et les mines, je ne dis rien de ton origine mais en échange tu demeures à mon service et tu me prodigues tes conseils si utiles. Qu'en dis-tu ?

Ortus : Qu'arrivera-t-il si je m'enfuis ?

Le Bailli: (désinvolte) Je te ferai couper la main gauche ou bien toute autre partie de ton corps hormis, bien sûr, ta langue.

Ortus : Cela me paraît juste.

Le Bailli: N'est-ce pas ?

Ortus : Une chose seulement.

Le Bailli : Je t'écoute.

Ortus : Je veux une chambre spacieuse, de bons habits et une livrée pour mon jeune compagnon.

Le Bailli : (se tournant vers Orion) Oh ! Celui-là ! Il est avec toi ?

Ortus : Désormais, oui.

Le Bailli : Accordé.

Ortus : Je désire aussi bonne table en suffisance, l'accès au marché escorté par tes deux sergents de tout-à-l'heure, ainsi qu'un chien.

Le Bailli : Et pourquoi pas des femmes !

Ortus : Ne me tente pas, Senti !

Le Bailli : (éclatant de rire) Accordé ! Mais c'est tout pour aujourd'hui ! Je me sens au comble de la joie ; cela ne peut que parler d'appétit. (il claque dans ses mains et un ballet savant s'organise : des valets, des servantes apportent table, nappe, vaisselle précieuse, coupes de fruits multicolores, tentures bariolées. En quelques instants la pièce se transforme. Le Bailli claque à nouveau des mains et tous disparaissent) Mes amis, prenez rang !

Ortus : Décidément, votre place est à la cour !

Le Bailli : Je ne te le fais pas dire, étranger ! Et maintenant dis-moi de quelle manière je vais pouvoir devenir encore plus riche. (la scène se fige)

1er TABLEAU

Les serviteurs débarrassent rapidement la pièce, comme ils l'ont disposée. L'éclairage diminue ; le Bailli se retire en silence. Ortus et Orion demeurent seuls.

Orion : Deux mois ont passé déjà depuis notre venue ici ... Qui sait comment Hermano s'en tire avec les bêtes ?

Ortus : Tu regrettes ?

Orion : La campagne me manque, le vent me manque, la senteur de la nuit après l'orage, la douceur de l'air. Ici je ne sens plus les choses aussi bien, tout va très vite et il faut se méfier de tout.

Ortus : Je sais ; tu n'es pas fait pour cette vie. Ce soir, je parlerai au Bailli afin qu'il te laisse rejoindre ton ami.

Orion : Je n'ai pas dit cela.

Ortus : Le Bailli ne me refuse rien sauf la liberté.

Orion : Tu souffres toi aussi, étranger ?

Ortus : Bien sûr.

Orion : Qu'allons nous devenir ?

Ortus : J'obtiendrai ton élargissement et puis je m'échapperai.

Orion : Comment comptes-tu faire ? Je sais que l'on te surveille.

Ortus : (distraitemment) Vraiment ?

Orion : Oui. Je ne vois pas mais j'entends les murmures mieux que quiconque. Les tentures de cette prison ont de curieuses façons de bouger et ce n'est toujours pas dû aux vents coulis !

Ortus : Des passages secrets ?

Orion : Oui, des couloirs parallèles. Il y en a trois au moins dans cette grande salle.

Ortus : C'est bien ce que je pensais. Sens-tu quelque présence en ce moment ?

Orion : Non. Mais il y a autre chose.

Ortus : Quoi donc ?

Orion : On ne surveille pas simplement ta personne, étranger.

Ortus : Le Bailli?

Orion : Oui.

Ortus : Depuis longtemps?

Orion : Un mois à peu près.

Ortus : Hé ! Hé ! Ils ont été longs à réagir mais pourquoi n'as-tu rien dit jusque là ?

Orion : Je n'étais pas sûr.

Ortus : Comment as-tu fait ?

Orion : Tout simplement: je me suis lié avec un des mitrons à la cuisine. Il sait bien des choses.

Ortus : Bravo.

Orion : Il lui est arrivé, pour aller plus vite et porter son souper à notre hôte, d'emprunter certains couloirs peu fréquentés.

Ortus : Et il te les as montrés ?

Orion : Pas tout de suite ; il avait peur de se faire prendre.

Ortus : Tu l'as acheté ?

Orion : Pas vraiment. Il aime la musique.

Ortus : Bravissimo !

Orion : C'est lui qui m'a confié que l'un des intendants surveille son maître, ses moindres faits et gestes.

Ortus : Tiens, tiens !

Orion : Il le soupçonne d'envoyer des messages par le biais de pigeons.

Ortus : De mieux en mieux. De ceci aussi tu es assuré ?

Orion : Oui.

Ortus : Qui eut dit que mon cher Orion avait le génie de l'intrigue !

Orion : Je cherche à savoir, c'est tout.

Ortus : Savoir peut coûter cher... Et que sais-tu ?

Orion : J'ai pu entrer dans la chambre de l'intendant pendant l'une de ses absences. Dans un coffre il cache ces oiseaux.

Ortus : Mais comment peut-il les renouveler à ton avis ?

Orion : Il est chargé de faire entrer la nourriture du maître et de la garnison. Le Bailli adore le pigeon rôti.

Ortus : Ah ! Ah ! Bien joué ; parmi ceux destinés à l'assiette de notre protecteur il se glisse quelques grands voyageurs !

Orion : Par contre je ne sais pas à qui il envoie ses messages.

Ortus : Cela n'est pas bien difficile à deviner.

Orion : Tu le sais, étranger ?

Ortus : Certes. Il les adresse au prince, tout du moins à sa police.

Orion : Qu'allons nous faire ?

Ortus : Rien. Ou plutôt c'est déjà chose faite.

Orion : Comment ?

Ortus : J'ai découvert le petit manège de l'intendant juste un peu avant toi, par hasard. Un jour qu'il faisait ses comptes, comme toutes les deux semaines en cette salle, je suis passé. J'ai vu, parmi ce que l'on apportait, une cage de bois avec ces volatiles. Sur la vingtaine en tout, quatre semblaient plus forts, plus agressifs aussi. L'homme était distrait et j'en ai profité pour lui dire que ces bêtes- là devaient être dures, ce qui ne plairait au palais délicat de notre hôte... Il me fit réponse que ces oiseaux n'iraient pas assurément sur sa table. Puis l'homme a pâli, comprenant qu'il s'était dévoilé. Il se méfie de moi depuis...

J'ai mis plus de temps à comprendre comment il recevait ses messages de la part de ses mystérieux correspondants.

Orion : Comment fait-il ?

Ortus : On les lui glisse dans une miche de pain posée à l'envers, comme par mégarde.

Orion : Mais pourquoi ?

Ortus : C'est très habile. On dispose toujours ainsi le pain du bourreau ; personne ne le prendra par superstition.

Orion : Je comprends.

Ortus : Alors, j'ai guetté la fois suivante et intercepté le message.

Orion : Le traître se doute donc de quelque chose ...

Ortus : Non parce que je l'ai recopié et remis à sa place pour qu'il lui parvienne.

Orion : Que disait-il ?

Ortus : Il m'a fallu le décoder car ils emploient un langage secret, pas bien subtil d'ailleurs ! Le message disait : " Surveillez production monnaie. Cherchez origine de l'étranger. Si nouveaux soupçons prévenez pour intervention".

Orion : Que veut dire "intervention" ?

Ortus : Nous allons avoir la visite d'un haut personnage et d'une forte troupe sous un prétexte anodin. Pour cela, je vais obtenir ton départ d'ici.

Orion : L'intendant à envoyé un oiseau hier soir.

Ortus : Hier soir dis-tu ?

Orion : Oui, le jeune cuisinier l'a vu partir.

Ortus : Alors il n'y a pas un moment à perdre en ce qui te concerne. Je cours voir le Bailli. (une trompette retentit)

Orion : Il est trop tard, étranger.

Ortus : Oui. Tu as raison ; voyons qui nous vient.
(les trompettes sonnent plus près, éclatantes et le Bailli entre précipitamment dans la pièce)

Le Bailli : Holà ! Diantre ! Qu'est-ce donc ? Pourquoi tout ce bruit ? Ces sonneries ! Que signifie ?

Ortus : Vous avez de la visite, sire Bailli !

Le Bailli : (courroucé) Je vois bien, étranger !

Ortus : On vous veut surprendre semble-t-il.

Le Bailli : Surprendre ! Moi, me surprendre ! Pourquoi ?

Ortus : Nous allons le savoir.

(une brillante troupe en armes fait son entrée à son tour, en deux colonnes. Les trompettes retentissent et le Sénéchal Lary de Saint- Glois, tout empanaché dans son armure, s'avance dans la pièce)

Un Héraut : Le grand Sénéchal du royaume, Sire Lary de Saint-Glois, seigneur de Lisle et de Barre, comte de Heuse et de Bellespine, duc des Essarts, porte-épée du royaume de Fenmark !

Le Sénéchal : (s'arrêtant à la hauteur du Héraut) Imbécile ! Il faut toujours que tu oublies quelque chose !

Le Héraut : (obséquieux) Qu'ai-je oublié, monseigneur ?

Le Sénéchal : Tu le sais bien, vermisseau !

Le Héraut : (pensif) Attendez. Euh !... Je ne vois ...

Le Sénéchal : Peut-être quelques coups de plat d'épée sur ta carcasse te feraient meilleure souvenance ?

Le Héraut : (vivement) Ah ! Oui ! Chevalier de l'Ordre des éperons vermeils ...

Le Sénéchal : Tu vois, cela vient !

Le Héraut : (même jeu) Grand cordon de la Tortue d'argent !

Le Sénéchal : Mais encore !

Le Héraut : Vainqueur des infâmes infidèles à la bataille de ... Euh !

Le Sénéchal : (sortant son épée) Vas-tu te souvenir, misérable maroufle !

Le Héraut : (affolé) Oui, oui messire, la bataille de Dertwentwater !

Le Sénéchal : Oui. Et à... À ... ?

Le Héraut : (essoufflé) Duivenvoorde !

Le Sénéchal : Mais encore ?

Le Héraut : Il y a une troisième bataille messire ?

Le Sénéchal : Pour sûr, cloporte endimanché !

Le Héraut : Ah ! Malheur ! C'est la plus difficile à retenir.

Le Sénéchal: (lui donnant un coup de plat d'épée sur les épaules) La Barrière, abruti ! La bataille de La Barrière où j'ai taillé en pièces ces grands putois de Welfes qui déboulaient des landes de Woassenesnère ! Cent mille et plus j'en ai laissés la face contre terre ! La Barrière ! Souviens-t'en, maudit racleur d'écuelles ! Ah! J'étouffe ! Que l'on m'ôte cette armure !
(deux soldats se précipitent et lui enlèvent sa cuirasse ; le Héraut se retire prudemment dans un coin de la pièce)

En vrai, je vous le dis, nous devons être vigiles ! Sinon le personnel manque de mémoire, on oublie l'essentiel, on musarde et conte fleurette (il marche de long en large). Pire, on songe à ne plus s'occuper de la discipline. Ah ! Ce royaume va bien mal ! Que va-t-il advenir lorsque je ne serai plus là pour combattre ces fantasques menées ?

Le Bailli : (S'approchant, doucereux) Monseigneur Sénéchal ! Quel honneur ! Si j'avais su plus tôt, j'aurais fait arranger quelque peu ce modeste logis...

Le Sénéchal : (fronçant les sourcils) Tournée d'inspection mon brave ! C'est toi le Bailli ? Tu as besoin d'exercice, l'ami ! Ton doigt ne doit pas atteindre souvent ton nombril !

Le Bailli : Le travail, sire Sénéchal. Le travail incessant me cloue à mon bureau.

Le Sénéchal : Ne serais-ce point plutôt à ta table ?

Le Bailli : Oh ! Non, Monseigneur. Je suis tout dévoué au Prince et au royaume !

Le Sénéchal : Nous verrons. (se tournant vers Ortus) C'est toi l'étranger ?

Ortus : Oui, Senti.

Le Bailli : Dans son pays cela veut dire homme sage.

Le Sénéchal : (le fusillant du regard) Se moque-t-on ? Il devrait être aux mines !

Le Bailli : J'ai pensé que...

Le Sénéchal : Depuis quand un Bailli du royaume doit-il penser ? Est-ce que je pense, moi, lorsqu'on me donne un ordre ?

Ortus : Non. Seigneur Maréchal.

Le Sénéchal : Qu'as-tu dit là ?

Ortus : Seigneur Maréchal.

Le Sénéchal : Tu m'insultes, à présent !

Ortus : Je m'en garderais bien ! Dans mon pays, le Maréchal est celui qui commande toutes les armées et qui a toujours été victorieux devant l'ennemi.

Le Sénéchal : Mais c'est moi ça !

Ortus : Il porte des étoiles sur son casque, un bâton lui aussi étoilé qui contient sa nomination par le souverain et il touche la moitié des prises de guerre.

Le Sénéchal : La moitié ! Bigre ! Et pas de traitement ?

Ortus : Oh ! Si. (il s'approche et lui glisse un chiffre à l'oreille)

Le Sénéchal : Femme à barbe ! Tant que cela !

Ortus : (docte) Comme je vous le dis !

Le Sénéchal : Dés mon retour en la capitale, il va falloir remédier à mon injuste situation !
Bailli ! (le Bailli se précipite) Est-il vrai que tu as fait battre monnaie ? Monnaie à ton effigie ?

Le Bailli : C'est-à-dire Monseigneur ... Oui... Oui... Selon les conseils de ce maudit étranger. Ah !
J'ai été abusé, je le vois bien !

Le Sénéchal : Et tu croyais t'enrichir sans que l'on s'en aperçoive ?

Le Bailli : Monseigneur, c'était pour mieux faire rentrer l'impôt, payer les sergents, maintenir l'ordre ...

Le Sénéchal : Taratata ! Ne cherches pas à m'abuser, misérable pourceau glabre ! Sais-tu que cela mérite la corde ?

Le Bailli : Ah ! Pitié, Sire Sénéchal !

Le Sénéchal : Non. Sire Maréchal.

Le Bailli : Pitié, Sire Maréchal !

Le Sénéchal : Et il paraît aussi que tu prêtes aux croquants ?

Le Bailli : Laissez-moi vous expliquer ...

Le Sénéchal : (à nouveau en colère et arpentant la pièce) Buitre ! Elle est belle celle-là ! Un Bailli du royaume qui devient bienfaiteur des crottés ! Sais-tu que l'on m'a accueilli ici aux cris de "Vive notre Bailli !" . Parole, soufre et crampe ! C'est le monde à l'envers !

Le Bailli : Le bénéfice, Monseigneur ; le bénéfice !

Le Sénéchal : (même jeu) Mais, à la fin, qu'avez-vous tous avec cet esprit de réforme ? Quel insecte folleux vous a piqué l'oreille ? Où va-t-on si le peuple nous aime ? Il doit savoir en permanence que cette vie n'est que peine et labeur. C'est à nous, (il se frappe la poitrine) à nous de le lui rappeler ; une crainte bien assise et le royaume peut dormir tranquille ! Des réformes ! Des bénéfices ! Et pourquoi pas du libre-échange ou des femmes-soldats ! Ah ! J'étouffe ! Enlevez-moi ce maudit pourpoint de mailles ! (deux soldats lui ôtent sa cotte et il se montre en chemise à carreaux bleus et rouges).

Le Héraut : (à Orion) S'il tombe la chemise, je ne réponds plus de rien !

Le Sénéchal : Je suis un soldat, moi, messieurs ! Tant que je vivrai nulle réforme ne passera ! Il faudrait bien voir qu'un collecteur d'impôts se mette à songer ne serais-ce qu'un moment à diminuer l'impôt ! Est-ce qu'un soldat réfléchit là comment ne pas faire la guerre ?

Le Héraut et les gardes : Non, Monsieur le Maréchal ! On ne réfléchit pas, on obéit !

Le Sénéchal : (soudain tout adouci et prenant le Bailli par les épaules) Mais tu vas me dire que tu as fait ces choses en vertu de la bonne cause, pour mieux faire ...

Le Bailli : (terrorisé) Oui ... Oui.

Le Sénéchal : (explosant de colère) Et voilà comment se produisent les révolutions ! On veut mieux faire ! (il enlève vivement sa chemise bariolée et sur son torse apparaît un énorme cœur

tatoué où l'on peut lire : Tape dur !) Eh bien! Mes gaillards ! Observez ma devise (il arpente la pièce, torse bombé) et prenez de la graine !

Le Héraut et les gardes : À vos ordres, Monsieur le Maréchal !

Le Sénéchal : (s'arrêtant au milieu de la pièce, tapant du pied) Chaise ! (on lui apporte une chaise) Chemise ! (on lui donne sa chemise) Boire ! (on lui verse à boire) Juger ! (on agrippe le Bailli et on le plante devant le Sénéchal) Misérable crapaud, tu t'es rendu coupable d'actions séditeuses, de dissimulation d'étranger, de frappe de monnaie illégale et à ton effigie baveuse, coupable de prêt d'animaux en bonne santé à des gens du peuple, de réduction d'impôt, de popularité grâce à l'impôt et ce qui est pire que tout: d'impôt plus juste ! Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Le Bailli : (effondré et en larmes) Grâce, Monseigneur ! J'ai été trompé par cet étranger abominable ; c'est lui, oui, lui tout seul qui a imaginé ces choses iniques. Je rembourserai tout, je travaillerai plus dur, je serai plus injuste et plus haï qu'auparavant ! Grâce !

Le Sénéchal : Ceci est entendu. En tant que Grand Sénéchal-Maréchal du royaume de Fenmark, ayant droit de Justice en l'absence du Prince et du Grand Chancelier, je décrète cela :

- Le Bailli n'est plus Bailli
car il a trahi
la confiance qui était mise en lui.
- Ses biens sont confisqués ainsi que ceux des siens
à mon usage mien.
- Il recevra sur les fesses
cent coups de vesse
pour lui apprendre la politesse.
- Il sera mis au pilori
tout un lundi
un mardi
un mercredi
un jeudi
un vendredi et un samedi
pour qu'on lui lance des oeufs pourris.
- Il mérite la mort
mais c'est un trop doux sort
pour ce signor.
- Il fera donc le carême
dans les mines suprêmes
en cassant des cailloux
il fera donc joujoux
et en un tournemain
d'un régime si humain
il verra pour sa peine
réduire sa bedaine.

(Les gardes et le Héraut applaudissent à tout rompre en criant bravo. On emmène le Bailli qui se débat en vain)

Orion : (au Héraut) Quelle étrange façon de rendre la justice !

Le Héraut : Oui. Notre Maréchal adore les vers de mirliton.

Le Sénéchal : Merci ! Merci mes bons amis ! Merci ! Ah ! Je me sens équitable et juste ! Merci !

Orion : (à Ortus) Et celui-ci est-il un puissant ?

Ortus : À peine un peu plus que le Bailli.

Le Sénéchal : (s'adressant à eux) Approchez, mes agneaux ; approchez. (les soldats lui remettent successivement sa côte de mailles et sa cuirasse) Que voila une bonne chose de faite ! Je t'emmène avec moi, étranger. Ce sont les ordres (il pointe le ciel de son doigt) . Enfin ! Si cela n'avait tenu qu'à moi, tu aurais accompagné ce gros tas de saindoux. Mais ne te réjouis pas trop vite, l'ami !

Ortus : Je sais.

Le Sénéchal : Ce gamin aveugle est avec toi, à ce qu'il semble.

Ortus : Laissez-le aller, Sire Maréchal.

Le Sénéchal : Désolé. Il doit venir aussi ; qui sait ce que tu lui as appris de bien agile ?

Ortus : Il ne sait rien du tout.

Le Sénéchal : Une petite séance de question réserve beaucoup de surprises.

Ortus : Dans mon pays on ne questionne pas.

Le Sénéchal : Et que fait-on ?

Ortus : On interroge.

Le Sénéchal : Je ne saisis pas la nuance, l'ami.

Ortus : Pourtant elle existe bel et bien. La question vous fait dire parfois la vérité mais aussi beaucoup de mensonges.

Le Sénéchal : Est-ce bien important ?

Ortus : Pour un esprit comme le vôtre, Monsieur le Maréchal, cela relève de la plus haute importance. Ainsi, avant le combat, il vous est arrivé de questionner des prisonniers afin de leur soutirer des renseignements utiles en vue de la bataille ?

Le Sénéchal : Oh ! Ça, oui !

Ortus : Ne vous est-il point advenu de balancer entre des informations contradictoires ?

Le Sénéchal : Si fait. Je me souviens avant la bataille de Coninmartrois, on avait capturé quelques soldats et officiers ennemis. L'un d'eux paraissait plus dégourdi et on l'a quelque peu égratigné.

Ortus : A-t-il parlé ?

Le Sénéchal : Avant de passer, oui. Mais ce cochon là nous avait indiqué de faux emplacements. On a failli tous y crever !

Ortus : Si vous l'aviez interrogé, peut-être auriez vous évité ces contretemps.

Le Sénéchal : Tu m'intéresse. Je sens que nous allons en parler durant notre voyage vers la capitale.

Ortus : A votre disposition, Monsieur le Maréchal.

Le Héraut : Monsieur le Maréchal, l'intendant qui nous a renseignés demande s'il peut compter remplacer le Bailli.

Le Sénéchal : Je déteste les espions, ces vils crapauds, cancrelats, rats visqueux qui s'immiscent partout ! Qu'on l'envoie aux mines avec le Bailli, unis par la même chaîne. Ils pourront, de la sorte, se raconter tous les détails de leur histoire ! (il rit bruyamment) Que c'est drôle d'être juste !

Orion : Qu'allons-nous devenir désormais ?

Ortus : Je ne sais pas. Nous verrons en chemin.

Orion : Es-tu toujours si optimiste ?

Ortus : Presque toujours.

Orion : J'aimerais être tel que toi.

Ortus : Cela viendra.

Le Sénéchal : (frappant des mains) Allons, volez valetailles, claquez oriflammes, sonnez trompettes ! Nous levons le camp et Victoire partout ! Allons, que l'on s'affaire aux équipages, au train, à l'intendance ; bon ordre est garant de la célérité. Petite vitesse et Grand doucement ne sont pas nos adages ! (les gardes s'agitent en tous sens et se heurtent) Que voilà un beau remue-ménage !

Ortus : Viens, Orion. Suivons-les. (ils sortent)

Le Héraut : (s'approchant du Sénéchal, ravi du spectacle) Monsieur le Maréchal !

Le Sénéchal : Oui, mon brave ?

Le Héraut : N'avez-vous pas oublié quelque chose ?

Le Sénéchal : Moi ! Je n'oublie jamais rien !

Le Héraut : Pourtant... Le Bailli... Qui va le remplacer ?

Le Sénéchal : Foutre ! Qui s'en soucie ?

Le Héraut : Monseigneur: les impôts !

Le Sénéchal : Ah ! Oui ! Les impôts ! Voyons... Qui puis-je choisir (le Sénéchal parcourt la pièce vide et son regard se pose sur le Héraut) Mais bien sûr ! Te voila Bailli, mon ami !

le Héraut : Moi ! Monseigneur ! Vous n'y pensez pas !

Le Sénéchal : J'ai dit ! Et la prochaine fois que je viendrai en ce trou de province, arrange-toi pour te souvenir de tous mes titres et charges ! Ah ! Ah ! (il sort en riant)

Le Héraut : Non ! Monseigneur ! Attendez ! Il est parti ... Parti ! (il regarde autour de lui, désespéré) Je suis Héraut, moi, pas Bailli. Au juste c'est quoi un Bailli ?

Les deux sergents : (entrant dans la pièce) C'est quelqu'un qui donne deux mille sous de cuivre à ses sergents plus quelque chose à boire !

RIDEAU

ACTE III

Une salle du palais du Prince à la cour de Fenmark. Le décor comporte de grandes tentures flamboyantes avec des scènes de bataille ou de réceptions fastueuses. Dans un coin, un large bureau encombré de correspondances et de dossiers tant empilés que l'on ne distingue presque plus le Chancelier qui y est assis, absorbé par son travail. Sur le mur, une grande carte du royaume.

Le Chancelier : Domart !

Domart : Oui, messire Chancelier.

Le Chancelier : Ce butor de Sénéchal est-il rentré après son inspection ?

Domart : Ce matin, à la première heure ; il a suivi vos ordres.

Le Chancelier : Fort bien. C'est un imbécile mais il est obéissant. Qu'y-a-t-il ?

Domart : Il se fait appeler Maréchal désormais.

Le Chancelier: (levant les yeux) En voilà de la nouveauté ! A-t-il amené l'étranger et son jeune compagnon ?

Domart : Il les a conduits ici ; ils attendent votre bon vouloir.

Le Chancelier : Qu'ils attendent encore ... (grondant) Maréchal ! Quel fou, ce Lary de Saint-Glois ! (un silence ; on entend seulement le bruit de la plume du Chancelier sur le papier) Ces banquiers ! Les armateurs ... Industriels ... Puissance ... Pouvoir ! tout leur vient et tout leur presse. Et moi qui ne sais pas encore comment le royaume pourra payer sa dette. Les récoltes sont mauvaises ; l'impôt rentre mal. Je sais ce que dirait le Sénéchal: " Une bonne guerre, Monsieur le Chancelier, une bonne guerre occupe les esprits, fait tourner la machine... Préparez-nous une bonne guerre et je ferai le reste !"

Je ne vais pas couper à le nommer ... Comment au juste ? Ah oui, Maréchal ! Peut-être que ce hochet le tiendra quelque temps en repos ! Hélas, l'Etat se meurt... Le Prince n'a que des rêves funestes, des sautes d'humeur et de mélancolie. Il ne m'écoute guère, laissant à gouverner sa maîtresse ou qui peut le convaincre au conseil. (le Chancelier se lève, faisant le tour de son bureau) Dépenses somptuaires, gâchis d'hommes et de temps, conflits inutiles et sanglants... J'ai beau dire ou faire, il en surgit tous les jours ... De tous les jours ! Autrefois, il y a bien longtemps, moi, Neuville de Beaufort, quand je rentrais ici mon coeur était heureux de voir sur cette table quelque dossier épais. Jouissant de confiance, j'avais la conviction que ce si dur labeur faisait un mieux pour tous, pour le royaume. Je m'imposais avec enthousiasme une règle de fer. Aux autres j'imposais cette ligne rigide, disant à qui voulait qu'il y a volupté à servir, à s'anéantir dans le devoir d'Etat.

Vingt ans je l'ai cru, infligé aux amis tout comme aux ennemis ; j'ai presque réussi ! Je rentre

désormais dans cette pièce avec tristesse ; certains de ces dossiers, je ne les ouvre pas et mon corps vieillissant ressemble à ce royaume : il craque de partout ...
(il se rassied et se remet à écrire)

Domart : Monseigneur souhaite-t-il souper ? Dois-je sonner la garde ?

Le Chancelier : Non. Je n'ai pas faim. Va te coucher.

Domart : Monseigneur ne devrait pas veiller si tard !

Le Chancelier : Le travail n'attend point. L'emprunt ne souffre aucun délai et si je n'ai pas de solution nous devons cesser les paiements.

Domart : À ce point Monseigneur ?

Le Chancelier : Tiens ta langue.

Domart : Que dois-je faire de l'étranger et de son jeune compagnon ? Vous souhaitez les interroger vous-même ?

Le Chancelier : Après tout, fais-les venir. Cela me distraira d'un problème pareil. Ensuite quand je te sonnerai, amène la garde qui les remettra à la police secrète.

Domart : Bien, Monseigneur. (le Chancelier se lève et va s'asseoir près d'une vaste cheminée ; Ortus et Orion entrent)

Le Chancelier : Approchez, venez à la lumière.

Orion : Celui-ci est puissant ?

Ortus : Il l'a été autrefois mais de lui dépend notre sort immédiat.

Le Chancelier : Allons, n'ayez crainte ! Je ne vous ferai aucun mal.

Ortus : Je n'ai pas peur.

Le Chancelier : On m'a rapporté tes exploits, étranger. Tu as causé bien du trouble.

Ortus : Si tenter de survivre cause l'agitation, alors oui.

Le Chancelier : Dans certains cas exister pose en soi un problème à l'Etat .

Ortus : Certes, dans mon pays ...

Le Chancelier : (le coupant) Je sais ce qui se passe dans ton pays, étranger.

Ortus : L'idée ne m'a même pas effleuré de vous l'apprendre.

Le Chancelier : Tu es intelligent. Ma police est bien faite et je suis insensible à la flatterie.

Ortus : Alors que voulez-vous savoir ?

Le Chancelier : J'ai cru durant vingt ans tout comprendre, tout voir et tout résoudre ; récompensant ici, châtiant là, impitoyable aux bons mots et futiles discours. Malgré ce travail sans relâche, rien n'y

fait ; le pays semble pétrifié d'un sommeil très profond. Toi, surgi de nulle part, en quelques semaines tu sèmes à la fois le désordre et l'intérêt nouveau. Je veux savoir comment.

Ortus : Je ne le sais moi-même.

Le Chancelier : Etranger, ne me fais pas perdre mon temps. Tu connais nos lois à ton égard.

Ortus : Je les connais par ouï-dire.

Le Chancelier : Fort bien. Je t'écoute.

Ortus : Je prends les dilemmes les uns après les autres, au fur et à mesure où ils se présentent à moi. J'essaie de les comprendre et quand une solution simple surgit, je l'applique.

Le Chancelier : Merci. Cela, je le pratique.

Ortus : Pour les grands problèmes, s'il n'y a pas de solution, je change le problème.

Le Chancelier : Exprime-toi de façon plus intelligible.

Ortus : Si un grand rocher vient à choir sur la route, empêchant de passer, que convient-il de faire ?

Le Chancelier : (agacé) Me prends-tu pour un enfant ? Où veux-tu en venir avec cette stupide parabole ? Soit on brise le rocher, soit on le contourne, si cela est possible et si rien ne peut être accompli, on reste sur le bord de la route.

Ortus : Non. On abandonne cette route pour en tracer une autre.

Le Chancelier : Cela prend du temps et de l'argent.

Ortus : Qu'importe, puisque sans cela rien ne pourrait permettre à nouveau le voyage.

Le Chancelier : Je vois. Tu souhaites me donner des cours de politique.

Ortus : Juste vous suggérer quelque peu de souplesse. Prenons, si vous le voulez bien, un exemple concret.

Le Chancelier : (l'observant de façon très intense) Qui me dit que j'ai besoin d'assouplir ma méthode ?

Ortus : Votre bureau parle pour vous. Un homme qui a tant de papiers devant lui ne peut les traiter tous. S'il ne délègue point, il oublie de gérer par fatigue ou manque de temps. L'intuition, un moment, fait aller à l'essentiel ; avec le temps, elle s'amenuise pour ne laisser qu'amertume et échec.

Le Chancelier Tu es subtil, étranger.

Ortus : Je connais le pouvoir.

Le Chancelier : Il y a cent mille avis tous plus fous les uns que les autres. Pourquoi écouterai-je le tien, celui d'un étranger ?

Ortus : Parce que vous êtes seul.

Le Chancelier : Bien. Dis-moi comment résoudre la dette de l'emprunt si tu es si fort ?

Ortus : Quel emprunt ?

Le Chancelier: Chaque année, pour faire face aux dépenses, aux fêtes que le Prince décide ou que le peuple réclame, payer l'armée, les fonctionnaires, les pensions, les rentes et l'intérêt de la dette, nous devons emprunter.

Ortus : Toujours plus ?

Le Chancelier: Toujours plus. Et nous avons beau étaler la dette, la renégocier, rien n'y fait. Le déficit est incalculable ; le produit des impôts n'en couvre pas le tiers.

Ortus : Et les banquiers ne veulent plus prêter.

Le Chancelier : Ils n'ont plus confiance. L'argent se fait rare; le peuple, accablé de taxes extraordinaires, n'en peut plus. Les assemblées provinciales sont au bord de la révolte. Un temps, j'ai espéré en de nouveaux négoce, la mise en culture de terres vierges. Mais nous n'avons pas de quoi donner à ces agriculteurs les marchés, les routes, les subsides qu'il faut. Bientôt nous n'aurons plus de quoi payer le moindre agent du royaume et ce sera la fin.

Ortus : Il y a des solutions.

Le Chancelier : (soudain très las) Dis-moi.

Ortus : Tout dépend.

Le Chancelier : C'est-à-dire ?

Ortus : Souhaitez-vous tout figer ou bien un perpétuel mouvement ?

Le Chancelier : Voyons d'abord ce qui immobilise.

Ortus : Décrétez que l'Etat a la propriété de tout, supprimez les impôts, confisquez tout à ceux qui possèdent et même à ceux qui n'ont rien. Brisez les privilèges, planifiez, mettez en avant la production sans relâche. Bâissez, employez chaque homme, chaque femme à de grands chantiers et commémorations. Vous tiendrez jusqu'à vos petits-enfants.

Le Chancelier : Et l'autre solution ?

Ortus : Le contraire en tous points. Erigez le profit et l'individu en règle de conduite, licenciez vos services, vendez au plus offrant les domaines d'Etat. Dites que réussir, gagner beaucoup d'argent, posséder plus encore, demeure le vrai du vrai. Déréglementez tant que faire se peut, favorisez les riches en jetant quelques miettes aux pauvres. Mettez l'impôt indirect sur la moindre des choses : l'alcool, les jeux, les divertissements, les routes, le moindre vice assimilable ; puisez dans les pensions, les retraites, créez de fausses taxes. Par delà ce tableau, que le travail ne soit plus rien. Créez des loteries, des gains, des spectacles où la plèbe viendra pour s'abêtir. Montrez souvent des filles nues, punissez toujours des victimes faciles. Faites croire à chacun qu'il peut être immortel. Vous tiendrez une génération de plus.

Le Chancelier : Est-ce ainsi ce que tu nous proposes ?

Ortus : Non. C'est ce à quoi vous avez pensé.

Le Chancelier : Tu es diabolique !

Ortus : Je connais le pouvoir. (un silence s'instaure. Le Chancelier se lève et fait les cent pas)

Le Chancelier : Dans les deux cas nous sommes en tyrannie et tromperie.

Ortus : Oui.

Le Chancelier : Et la route se trouve interrompue.

Ortus : Sans nul doute. D'un état de petite tromperie et de raison d'Etat vous passerez au mensonge organisé sur la plus vaste échelle mais vous garderez le pouvoir.

Le Chancelier : Comme c'est séduisant !

Ortus : Pour cela vous trouverez légions de gens qui savent faire.

Le Chancelier : Belle pensée étranger ! Je savais déjà que l'on trouve toujours quelqu'un qui en toute situation prétend être au courant. Je m'amuse souvent à les confondre... (il sourit) Dis-moi quelle est ta solution.

Ortus : Si je vous le dis, vous nous ferez périr.

Le Chancelier : Je vois. Donc ta solution n'est pas applicable.

Ortus : Bien sûr que si. Mais vous ne pouvez l'admettre.

Le Chancelier : Tu me fatigues, étranger ; je cherche des solutions aux problèmes économiques et non à changer de pouvoir politique.

Ortus : Nous y voilà.

Le Chancelier : Admettons que nous ne parlerons pas de politique mais d'argent. Que me suggères-tu ?

Ortus : Vous n'allez pas me dire, messire Chancelier, que vous n'avez pas de conseillers en la matière !

Le Chancelier : J'ai, en effet, un conseiller ; un de ces jeunes ambitieux sorti du Prytanée Académique de Gestion. J'ai fondé cette école autrefois ! Veux-tu le voir ? Tu comprendras !

Ortus : À cette heure !

Le Chancelier : Les Prytanés n'ont pas d'heure.

Ortus : Soit.

Le Chancelier : (sonnant son valet) Domart ! Fais venir le Prytané Fontus.

Domart : Bien, messire Chancelier.

Le Chancelier : (tirant une montre de son habit) Horloge en main, voyons ! D'habitude il paraît au bout de vingt-cinq secondes. Je les ai dressés à cela. (la porte s'ouvre)

Domart : Le Prytane Fontus, messire.

Le Chancelier : Vingt-huit secondes. Vous êtes en retard mon ami !

Fontus : Mille excuses (il fait une courbette); j'étais sur un dossier des plus épineux qui m'a distrait (il fait une autre courbette). Mais j'ai trouvé la solution à ce dossier, messire Chancelier ; ceux qui nous cherchaient noise n'auront que leurs yeux pour pleurer (il sourit de façon très carnassière). Non seulement nous les ruinerons mais leur réputation sera anéantie !

Le Chancelier : De qui parlez-vous mon ami ?

Fontus : Vous le savez bien, messire Chancelier, de ces deux fonctionnaires du palais qui ont déposé plainte auprès de la Haute cour du Conseil.

Le Chancelier Ah oui ! Cette affaire où l'on a accusé la Chancellerie de percevoir des dividendes sur les patentes.

Fontus : J'ai découvert que l'un d'entre eux est parti en mission sans ordre signé de vous. C'est un abandon de poste, vous pouvez le révoquer.

Le Chancelier : Excellent !

Fontus : Quant à l'autre (il se poulèche), il vient de refuser d'obtempérer à une note exécutive que vous avez rédigée. Refus d'obéissance, vous pouvez le révoquer.

Le Chancelier : Magnifique ! Mais quelle était cette note ?

Fontus : Je l'ai rédigée, bien entendu. Elle instaurait, pour certaines catégories de fonctionnaires, l'obligation de muter de secteur tous les deux ans et trois mois avec effet rétroactif sur le salaire ou bien demeurer en surnuméraire avec avancement maximum c'est-à-dire trois ans, ou bien, au minimum, de deux ans et un mois.

Le Chancelier : Splendide ! Nous économiserons donc deux postes et, pour cette catégorie, onze mois d'augmentation de salaire en cas de non mouvance. Vous êtes redoutable mon cher ! Mais, à propos, avez-vous solutionné le problème de la dette de l'emprunt ?

Fontus : Je suis en passe d'y parvenir, messire Chancelier. La dette devrait rabattre, en trente ans, à la moitié de son assiette actuelle.

Le Chancelier : Quel est le montant de la dette ?

Fontus : Je n'en ai aucune idée, messire Chancelier.

Le Chancelier: Alors, expliquez-moi comment vous pouvez réduire une dette dont vous ne connaissez nullement le montant exact ?

Fontus : C'est très simple, messire Chancelier ; il suffit d'optimiser la dette, de la rendre transparente grâce à une véritable politique de culture individuelle de responsabilité en vue de son instrumentalisation ou, si vous préférez, de son approche cognitive par le biais du managemental.

Le Chancelier : Tout est dit.

Fontus : Oui. La réalité logico-mathématique du concept distributionnaliste face aux approches classiques, de type fonctionnaliste, nous impose désormais une prospective géolinguistique ouverte

sur l'intégration des idiolectes économiques. Nos mots d'ordre doivent être le motif et la norme, la plus parfaite adéquation entre accompli de la dette et inaccompli de la dette, perfectif et imperfectif ; le tout - cela va de soi - en situation de discours social.

Le Chancelier : Proprement admirable !

Fontus : (trionphant) Je ne vous le fais pas dire !

Le Chancelier : (se tournant vers Ortus) Tu comprends, à présent, étranger ?

Ortus : Je vous plains.

Le Chancelier : (faisant volte-face vers Fontus) Je ne doute pas que vous parviendrez à dissoudre la dette, même dans un verre d'eau s'il le fallait. Appréciez-vous au moins le nouveau bureau que je vous ai octroyé sous les combles ?

Fontus : (se raidissant) Oh ! Oui, bien sûr, messire Chancelier. Toutefois, cela manque un peu de lumière et il y fait très chaud. J'ai déjà perdu quelques dioptries.

Le Chancelier : Un homme comme vous n'a pas besoin de voir puisqu'il fait des dossiers sur tout le monde y compris moi-même.

Fontus : (prenant un air blessé) Messire Chancelier, je ne me permettrais pas !

Le Chancelier : (saisissant un dossier sur son bureau et le lui lançant à la volée) Et cela, qu'est-ce donc ?

Fontus : (rattrapant le dossier au vol) On a voulu me nuire, monsieur le Chancelier. Je ne suis pas l'auteur de cette chose.

Le Chancelier : Vous mentez mal, mon ami et vous cachez encore plus mal vos petites manigances. (avançant vers Fontus, menaçant) User d'un tiroir à double fond ! Imbécile romantique !

Fontus : (reculant et faisant la courbette) Je vous en remercie, Monsieur le Chancelier.

Le Chancelier : (même jeu) Phraséologue verbeux ! Echinard souple ! Poches-aux-genoux !

Fontus : (même jeu) Je vous en remercie, Monsieur le Chancelier.

Le Chancelier : Chiendent ! Anapeste ! Amphibraque ! Antanaclase !

Fontus : (même jeu) Je vous révère ...

Le Chancelier : Oxymoron ! Syllepse ! Paronomase ! Synecdoque ! Prétérit ! Aoriste !

Fontus : Je vous adule, Monsieur le Chancelier !

Le Chancelier : (redevenu glacial) Vous êtes un protozoaire, Fontus !

Fontus : Merci ! Merci !

Le Chancelier : Disparaissez ! (Fontus tourne les talons) Stop ! (Fontus se fige sur place, le

Chancelier prend une haute pile de dossiers sur son bureau et la lui pose sur les bras) Ne repartez point les mains vides ! Je veux ceci pour demain, à la première heure.

Fontus : (disparaissant en titubant et ployant sous les dossiers) Comptez sur moi, messire Chancelier !

Le Chancelier : Et dire que j'ai créé cette école, autrefois ! (Ortus rit doucement, le Chancelier se met lui aussi à rire, le jeune Orion se joint à eux) L'as-tu vu étranger ! (il singe le manège de Fontus) Je vous en remercie, M^ôsieur le Chancelier ! Ah ! Ah ! Ah ! Mon Dieu, que c'est bon de rire !

Ortus : Pourquoi ne le faites-vous plus souvent ?

Le Chancelier : On ne plaisante pas avec l'argent.

Ortus : Tout est dit.

Le Chancelier : (se rassied lentement, regardant la cheminée vide) Cela ne résout pas mon problème de dette.

Ortus : Avez-vous tout essayé ?

Le Chancelier : Oui, tout.

Ortus : La vénalité des charges ?

Le Chancelier : Trop dangereux.

Ortus : La vénalité tout court ?

Le Chancelier : Jouissif mais trop mal pratique.

Ortus : La taxe à la valeur substantielle ?

Le Chancelier : Nous sommes au seuil du tolérable !

Ortus : La planche-à-billets ? La fausse parité ?

Le Chancelier : Inflationniste !

Ortus : Le choc pétrolier ?

Le Chancelier : Éculé !

Ortus : Le Plan social ? Le contrat à solidarité variable ? Les T.U.P. ? Les P.I.C. ? Les M.S.T. ? Les G.I.P.C. ? Les F.N.A.L. ? Les C.O.O.P. ? Les T.I.C. ? Les T.O.C. ? Les T.A.C. ? Les B.O.U.M. ? P.A.F. ? C.R.A.C. ? Les D.R.A.C. ? Les D.A.T.A.R. ?

Le Chancelier : Hélas !

Ortus : (très grave) Alors, il ne vous reste plus que le mécénat !

Le Chancelier : (sursautant) Enfin ! Une idée!

Ortus : Oui. Le mécénat.

Le Chancelier : Sois béni étranger ! Mais... En quoi consiste le mécénat ?

Ortus : Il s'agit d'un moyen de faire payer aux riches ce que l'Etat ne peut accomplir.

Le Chancelier : Faire payer les riches ! Tu divagues étranger ! Dès la première mesure prise ils vont fuir, placer leurs fonds ailleurs, délocaliser !

Ortus : Qui prétend les contraindre ?

Le Chancelier : Tu veux dire qu'ils seraient d'accord pour payer ?

Ortus : Cent grues dans le ciel valent mieux qu'un pinson dans la main.

Le Chancelier : Je commence à comprendre.

Ortus : N'est-ce pas ! Lancez de grands projets, culturels si possible. Faites participer beaucoup en mettant vous-même la moitié, voire le tiers. Laissez miroiter la possibilité de déduction d'impôt, en fait très peu de chose. En contrepartie autorisez que l'on placarde partout le nom du généreux mécène, qu'on lui élève une statue avec pour inscription " A Pingouin, Mécène des Arts, la Patrie reconnaissante " et le tour sera joué. N'oubliez pas, c'est essentiel, d'empocher les gazettes: qu'elles en parlent et surlignent d'abondance.

Le Chancelier : Étranger, tu es un génie !

Ortus : Non, messire Chancelier; je connais le pouvoir.

Le Chancelier: Dès demain nous ferons appliquer ce "mécénat" dans tout Fenmark. Pour la première fois, grâce à toi, je vais pouvoir dormir tranquille. Mécénat ! Quel beau mot !

Ortus : Il se fait tard, messire Chancelier. Voyez, mon jeune compagnon s'est assoupi.

Le Chancelier : (attendri) Le pauvre garçon ! il a bien le temps de veiller à ces choses ! Je te dois un service ; que désires-tu ?

Ortus: Qu'on nous laisse la vie.

Le Chancelier : C'est beaucoup. Je n'avais pas prévu cela.

Ortus : Le contraire m'eût étonné. Donnez moi un titre de naturalité.

Le Chancelier : Impossible.

Ortus : Alors, dites que j'ai des ancêtres à Fenmark.

Le Chancelier : Voilà qui est mieux. Domart !

Domart : (apparaissant) Oui messire.

Le Chancelier : Fais loger au palais ces deux personnes. Que la police secrète fabrique un passeport en bonne et due forme pour celui-ci.

Domart : On n'applique plus la règle ?

Le Chancelier : Pas cette fois (le prenant à part). Qu'on les surveille de façon étroite.

Domart : Ce sera fait, votre seigneurie.

Ortus : Pouvons-nous nous retirer ?

Le Chancelier : (revenant à son bureau) Faites, mes amis, faites.

Ortus : (réveillant Orion) Allons, viens ; il faut partir.

Orion : Je dormais si bien. C'est fini ?

Ortus : Oui. Pour le moment ; je ne suis pas très fier de moi mais nous avons évité le pire.

Le Chancelier : (à nouveau plongé dans ses dossiers et mimant un discours) Mécénat mes amis ! Mécénat ! Notre époque a besoin d'idées. Nous ferons de grandes choses ensemble ! Ce sont les idées qui font avancer le monde, l'échange des idées, la communication des idées ! Je vous propose de construire une grande plate-forme spatiale, toute en titane argenté ; chaque mécène y inscrira son nom en lettres grecques, cyrilliques, caractères cunéiformes, hiéroglyphes, chinois ... Elle tournera autour du globe toutes les heures et les noms scintilleront grâce aux panneaux solaires, moyennant une taxe légère... Que ce sera beau !

Domart : Venez, messieurs.

Orion : Qu'avons nous évité, étranger ?

Ortus : De parler de démocratie ; sans cela nous étions morts.

Orion : Qu'est-ce la démocratie ?

Ortus : La démocratie ? Dans mon pays, c'est l'art de gouverner les mécontents avec l'aide d'ingrats.

RIDEAU

ACTE IV

Une grande porte massive dans le palais de Fenmark, gardée par deux gardes chamarrés. Survient Lannois, Chroniqueur du Prince, accompagné d'Ortus et Orion.

Lannois : On vous a nommés auprès de moi sans me consulter en aucune sorte.

Ortus : Sachez que j'en suis navré, messire Chroniqueur.

Lannois : Appelez-moi Monsieur le Professeur, voulez-vous !

Ortus : Certes, Monsieur le Professeur.

Lannois : Me faire cela, à moi, le grand Chroniqueur du Prince de Fenmark !

Orion : Pourquoi est-il si en colère, étranger ?

Ortus : Parce qu'il n'a aucun pouvoir, pas même sur sa propre personne.

Orion : Hi ! Hi !

Lannois : De qui se moque ce jeune babouin ?

Ortus : Des gardes, Monsieur le Professeur.

Lannois : Eh bien ! Qu'ont-ils de particulier ces gardes ?

Ortus : Ils sont ridicules à garder une porte fermée.

Lannois : Mais il faut bien garder cette porte : il s'agit de la bibliothèque !

Ortus : Qui aurait l'idée de voler des livres de nos jours !

Lannois : Ne soyez pas impertinent ! Le livre c'est le savoir ! C'est l'Histoire !

Ortus : Le livre ne sert plus à rien.

Lannois : Sachez, misérable, que j'ai à garde la bibliothèque princière !

Ortus : Le Prince y vient souvent ?

Lannois : Jamais.

Ortus : Vous voyez qu'il est inutile de la garder.

Lannois : Que faites-vous de la fonction ?

Ortus : Celle de garde ou celle de garder ?

Lannois : Ne jouez pas au plus fin avec moi !

Ortus : Les deux sont inutiles.

Lannois : Vous entendez, messieurs les gardes ! Ce quidam vous prétend inutiles !

Les gardes : Nous ! Inutiles !

Ortus : Vos personnes, non. Ce que vous faites, oui.

Les gardes : Nous appliquons les ordres.

Ortus : Quels sont vos ordres ?

Les gardes : Garder.

Ortus : Garder contre qui ?

Les gardes : Les gens qui voudraient entrer.

Ortus : Mais il faut à coup sûr que des gens pénètrent dans une bibliothèque pour prendre les livres et les lire !

Les gardes : Ce sont les ordres. On n'entre pas.

Ortus : Et après on s'étonne que les livres ne sont point lus.

Lannois : (fier) Moi, je peux entrer !

Les gardes : Non, messire.

Lannois : Comment cela non !

Les gardes : Nous sommes mardi, messire.

Lannois : Oui et alors ?

Les gardes : Le mardi, on n'entre pas à cause du ménage.

Lannois : C'est juste. Nous entrerons demain.

Les gardes : Non, messire.

Lannois : Voici mieux ! Pourquoi ?

Les gardes : Mercredi est le jour de fermeture.

Lannois : Mon Dieu, j'avais oublié. Venez vous deux, nous reviendrons jeudi.

Les gardes : Non, messire.

Lannois : Quoi ! Quoi ! Quoi ! Ah ça vous me la copierez ! Veuillez expliquer, je vous prie !

Premier garde : Eh bien, messire bibliothécaire ...

Lannois : Monsieur le Professeur !

Second garde : Monsieur le Professeur, jeudi et vendredi nous sommes en travaux ; samedi et dimanche sont fériés et à partir de lundi débute l'inventaire général des fonds que vous décrêtez chaque année et qui dure trois mois. Il vous faudra donc revenir à l'automne prochain, un lundi. (un grand silence)

Lannois : Je suis très fatigué, soudain.

Ortus : (ironique) Peut-être avez vous faim, Monsieur le Professeur ? Il n'est pas loin de midi.

Lannois : Ah vous ! Laissez-moi en paix avec votre sollicitude ! Le Prince a réclamé un livre et je dois entrer.

Les gardes : On n'entre pas.

Lannois Je vous ordonne de laisser le passage !

Les gardes : Seul le commandant de la Garde donne les ordres .

Lannois : Où est-il votre commandant ?

Premier garde : Le salaud ! Il a levé le pied avec la solde !

Second garde : Ah! Si on le tenait !

Lannois : (au bord de la crise de nerfs) Mais alors, qui donne les ordres ?

Premier garde : Le commandant en second.

Second garde : C'est une femme.

Premier garde : Elle est partie avec le commandant.

Second garde : La garce ! Si on la tenait !

Lannois : (en pleurs) Je veux entrer !

Les gardes : On n'entre pas, ce sont les ordres.

Lannois : Le Prince me fera couper la tête si je ne lui apporte pas son livre !

Premier garde : Ceci n'est point notre affaire.

Second garde : Voilà ce qu'il advient quand on côtoie les grands de ce monde : on s'expose à leur ingratitude.

Lannois : Allez-vous me laisser entrer ?

Les gardes : (croisant leurs armes) Non.

Ortus : Laissez-moi faire, Monsieur le Professeur.

Lannois : Oh ! Mais je vous en prie ! (Ortus s'approche des gardes et leur glisse quelques mots à l'oreille. Les gardes poussent un grand cri, laissent tomber leurs armes et se précipitent pour sortir)

Ortus : Voilà !

Lannois : Que... Quoi ...?

Ortus : Avez-vous la clé ?

Lannois : Qui... Que... ?

Ortus : La clé de cette porte ?

Lannois : De bois, la porte est de bois... La clé de la porte de bois... Oui... Certes ... (il se fouille et sort péniblement de son habit une énorme clé) La voilà !

Ortus : (prenant délicatement la clé) Merci. (il fait jouer le pêne qui tourne avec un grand craquement. La porte s'ouvre et la cloison s'efface devant l'immense bibliothèque dessinée en trompe-l'oeil)

Orion : Comment-est-ce, étranger ?

Ortus : Merveilleux ! Tout ce savoir inutile des hommes !

Lannois : (se précipitant vers un grand livre ouvert) Et voilà les Grandes Chroniques de Fenmark !

Ortus : Belle chose.

Lannois : Enluminée depuis les débuts de la dynastie sous Rapach I^{er} de Fenmark ! (il commence à tourner les pages) Goûtez ce privilège, messieurs, de contempler l'Histoire!
Nous voici lors de la constitution du royaume, au siècle des seigneurs guerriers. Faucon de Fenmark, fils de Rapach I^{er}, écrase tous ses rivaux à la bataille de Poltergeist. Il fait massacrer toute sa famille et règne seul.

Ortus : Charmant !

Lannois : Son petit-fils, Rapach II, doit affronter les invasions Margraves. Un instant il paie tribut puis se ressaisit et affronte l'ennemi à la passe du hibou. Hélas, très inférieure en nombre, son armée est anéantie et il est porté disparu.

Ortus : Pas de chance !

Lannois : On dit qu'il vit endormi sous la grande montagne de Salass et qu'il doit revenir défendre Fenmark si celui-ci est en péril.

Ortus : Et sa barbe fait trois fois le tour de son corps.

Lannois : Non, quatre.

Ortus : Je suis rassuré.

Lannois : Deux siècles de ténèbres s'abattent sur le pays, sous la botte de l'envahisseur haï. Celui-ci développe les routes, l'industrie, les écoles, les hôpitaux, fonde la bibliothèque universelle, aménage les marais du sud, crée les systèmes d'irrigation.

Ortus : Quelle horreur !

Lannois : Heureusement le grand-père du prince actuel, Timoléon I^{er} de Fenmark, déclenche la révolte générale grâce aux subsides de la Ligue Asthénienne. L'envahisseur est chassé mais le pays est ruiné.

Ortus : En voilà du tragique !

Lannois : Le voici à cheval, à la tête de ses troupes.

Ortus : Quelle belle trogne de scélérat .

Lannois : Timoléon I^{er} , un scélérat ! Mais ce fut un grand homme !

Ortus : Je vois ici et encore ici qu'il fit tuer pas moins de quinze à vingt mille hommes à chaque bataille ; dans ses meilleurs jours, quarante mille.

Lannois : Quel grand homme !

Ortus : Tu comprends, Orion ? Pour laisser son nom dans l'Histoire, il faut trucider beaucoup de pauvres gens.

Lannois : Vous blasphémez !

Ortus : Je ne crois pas.

Lannois : Ces propos sont séditions !

Ortus : Laissons cela, Monsieur le Professeur. Le père du prince actuel a-t-il fait quelque chose d'admirable ?

Lannois : Non. Absolument rien . Un faible, voilà ce qu'il était ; un collectionneur d'oeuvres d'art qui a mené le royaume au bord du désordre.

Ortus : Seulement deux lignes pour lui !

Lannois : Il aimait la musique. Peuh !

Ortus : N'a-t-il pas fait bâtir un splendide palais, un opéra, des aqueducs dans toute cette ville ?

Lannois : Si fait, si fait. Mais notre Prince les a terminés. (il se plonge dans le livre)

Ortus : Je comprends. Ainsi va l'Histoire, Orion : on lui fait dire ce que l'on veut. Ecoute cet homme ; il ne fait que répéter ce que ses prédécesseurs ont dit ou écrit. Il ne vérifie rien et se contente de peu ; il a une âme de grisette. Pour les puissants il rédige ce qu'il nomme l'Histoire, prêt à la remanier si d'autres puissants viennent au devant de la scène. Aussitôt il étrille ceux qu'il avait encensés, la main dans laquelle il mangeait. Mais plus que tout, il adore deux choses.

Orion : Lesquelles ?

Ortus : Les honneurs et les histoires légères chez les grands.

Lannois : (refermant les Grandes Chroniques) Ah ! Quelle admirable épopée ! Mais je fais attendre

notre Prince. (il prend un livre sur une étagère et revient vers les deux autres personnages) Voilà ce que je dois lui apporter. Allons, vous deux, pressons. Notre Sire n'attend pas. (il referme la porte après que la cloison se soit remise en place et fait jouer la clé qui provoque le même bruit assourdissant. Péniblement il remet la clé dans son habit. Il jette un rapide coup d'oeil à droite puis à gauche) Ah ! Ces gardes ! Mais, au juste, que leur avez-vous dit ?

Ortus : Tout simplement que la solde venait d'être versée et qu'ils devaient se dépêcher car il n'y en aurait pas pour tous.

Lannois : (accablé) Mais ils seront furieux quand ils s'apercevront qu'ils ont été trompés !

Ortus : Et bien, Monsieur le Professeur, vous leur expliquerez que c'était une fausse nouvelle.

Lannois : Ils vont m'écharper !

Ortus : Ce n'est pas impossible.

Lannois : Alors, partons au plus vite !

Ortus : (narquois) C'est ainsi que l'on fait garder les portes toutes seules ! (Lannois lève les bras au ciel)

2^{eme} TABLEAU

Survient Léa, vêtue de façon provocante ; sa robe comporte un décolleté vertigineux et laisse son nombril à découvert.

Léa : Qui est donc ce grand et séduisant nouveau venu ? Présentez-moi, Lannois.

Lannois : Euh ... Et bien ...

Ortus : Je me nomme Ortus, Madame et je suis étranger.

Léa : Un étranger ! Comme c'est excitant ! Je croyais que les étrangers étaient interdits à Fenmark par ordre de mon Bicou.

Ortus : Je suis, en quelque sorte, une exception.

Léa : (se plantant devant lui et le toisant) Une exception qui confirme la règle.

Ortus : Mais oui.

Léa : Et ce jeune garçon est à vous ?

Ortus : Il m'accompagne ; il ne peut voir.

Léa : Oh ! Quelle horreur ! (puis, espiègle) Quoique, dans le noir on ne sait pas quelle épine vous pique !

Lannois : (rougissant) Oh ! Madame !

Léa : Allons, Lannois, ne soyez pas si vieux Fenmark. Dites-moi étranger.

Ortus : Je vous en prie, Madame.

Léa : Si l'on vous permet de demeurer ici, il faut que vous bénéficiiez de puissants appuis.

Ortus : Si vous le dites.

Léa : (s'approchant de Lannois et lui parlant à l'oreille) Que sais-tu, Lannois ? Est-il là pour me surveiller, lui aussi ?

Lannois : Madame, je ne sais rien sinon qu'ils sont sous ma responsabilité, par ordre du Chancelier.

Léa : J'aurais dû m'en douter ; le Chancelier ! Encore cette vieille bête ! Je le hais ! (douceuse)
Et bien, étranger, nous allons devoir apprendre à nous mieux connaître.

Ortus : Vous m'en voyez charmé.

Orion : (parlant tout bas à Ortus) Elle sent bon. Est-elle puissante ?

Ortus : Très puissante mais sa puissance peut se perdre du jour au lendemain.

Léa : Vous alliez chez le Prince ?

Lannois : Ma foi, oui Madame ; le Prince m'a réclamé un livre sur la Quintessence des Lois ...

Léa : Je vois, il est encore tombé dans une de ses crises de mélancolie. Je viens avec vous.

Lannois : (gêné) Mais... Je... Enfin, j'avais une audience...

Léa : Elle n'en sera que meilleure, mon ami. En dehors de ma présence, les rendez-vous du Prince sont d'un ennui mortel ! Venez-vous étranger ?

Ortus : Nous, Madame ? Je ne crois pas que ce soit possible.

Léa : Avec moi, tout le devient. (ils se mettent en marche. Pendant la scène qui suit, ils doivent faire du sur-place alors que le fond défile derrière eux en montrant une succession interminable de pièces et de corridors) Que vous a-t-on dit sur ma personne ?

Ortus : Rien du tout, Madame.

Léa : (riant à gorge déployée) Le vilain cachottier ! Voyons, voyons qu'il est laid de mentir à la plus belle femme de Fenmark !

Ortus : Je dis la vérité simple.

Léa : Serais-ce possible ?

Ortus : (la regardant droit dans les yeux) Oui.

Léa : Vous n'êtes point ici pour m'espionner ?

Ortus : Vous espionner ? À quel titre ?

Léa : J'ai beaucoup d'ennemis au palais.

Ortus : (avec un sourire) Cela ne m'étonne en rien.

Léa : Oh ! ils ne peuvent me nuire ouvertement mais dans l'ombre ...

Ortus : L'amie de coeur d'un prince doit semer bien des jalousies.

Léa : Comment savez-vous que je suis la maîtresse du Prince, si vous ne me connaissez?

Ortus : Vous avez eu pour lui ce petit nom charmant.

Léa : Mon Bicou...

Ortus : (souriant encore) Que voilà un titre princier !

Léa : (très rapidement) Oui, oui, oui. Un de ces diminutifs si pratiques. Vous savez, étranger...

Ortus : Je pratique plutôt les substantifs, Madame...

Léa : Nooon ! Comme vous devez souffrir !

Ortus : Vous n'imaginez point !

Léa : J'avoue que l'imagination n'est pas mon fort. Le Prince me dit toujours que je le repose. Il a tant de soucis !

Ortus : Madame, je vous crois plus avisée.

Léa : (le regardant du coin de l'oeil) Toi, mon ami, tu as oublié d'être idiot !

Ortus : Les dons de la nature nous sont octroyés pour servir.

Léa : (redressant sa taille et son buste) Voici une bonne parole.

Ortus : Surtout si ces dons rapportent.

Léa : (ondulant) Oh oui.

Ortus : Mais hélas, ces dons durent peu.

Léa : Hélas !

Ortus : Alors, il faut prévoir.

Léa : Tout juste ! (se tournant vers Orion) Approche mon petit. Comme tu es mignon ! Viens un peu plus près.

Ortus : (se rapprochant de Lannois) Un sujet de choix pour vous, Monsieur le Professeur.

Lannois : Hum... Hum... Oui. Pas facile.

Ortus : Quelle matière pour les Grandes Chroniques !

Lannois : Certes. Toutefois je ne puis écrire l'intégralité des situations.

Ortus : Voilà bien le véritable rôle de l'historien ! Comment se nomme-t-elle au juste ?

Lannois : Léa Poissard. Extraction modeste. Fille de cabaretier. Je crois. Hum... Sa beauté des plus piquantes l'a faite remarquer par ... Disons... Un impresario qui en fit une modéliste.

Ortus : Je vois.

Lannois : Très vite elle s'est révélée sur les planches avoir un certain talent, un petit filet de voix pour lequel on venait beaucoup la féliciter dans sa loge.

Ortus : En somme, le parcours classique.

Lannois : Avec toutefois une trajectoire des plus parfaites : distinguée par le comte de Westwerk qui en tomba follement amoureux. Elle consentit à l'épouser.

Ortus : Et ce qui devait arriver, arriva...

Lannois : La jeune épouse présentée à la cour ...

Ortus : Eut l'honneur de plaire au Prince ...

Lannois : (ravi) On dirait un conte de fée !

Ortus : Pas pour tout le monde, je présume. qu'est-il advenu du comte ?

Lannois : (distraitemment) Oh ! Lui ? Pas grand chose. Il a été muté avec son régiment de cavalerie sur la frontière Burgiare et lors d'une escarmouche avec nos turbulents voisins, fait prisonnier. on n'en sait pas plus à ce jour.

Ortus : La malheureuse en fut inconsolable...

Lannois : Le Prince s'est employé à adoucir sa tristesse...

Ortus : Combien de bâtards lui a-t-il faits ?

Lannois : Trois. Tous reconnus de manière officielle !

Ortus : Peste !

Lannois : Ceci dit, le Prince n'a plus tout son allant. (plus bas) On chuchote que son étoile irait pâlissant.

Ortus : (se tournant pour regarder Léa:) Elle a encore de la tenue.

Lannois : C'est ce que pensent la plupart des cadets de la Garde.

Ortus : Quels sont ses adversaires ?

Lannois : Si je vous le dis, vous trouverez une solution pour les gardes ?

Ortus : Promis.

Lannois : D'abord, le Chancelier qui ne la supporte pas, elle et son arrogance. Mais il est vieux, seul, trop grincheux pour représenter un danger trop pressant. Ensuite, le parti de la princesse Cassandra. Elles ont à peu-près le même âge ; le Prince s'est marié sur le tard.

Ortus : Et combien d'héritiers ?

Lannois : Aucun ; pour l'instant mais la princesses est enceinte.

Ortus : Mmmm... Quel beau noeud d'intrigues !

Lannois : Je ne t'ai rien dit, étranger.

Ortus : Bien entendu.

Léa : (revenant au niveau d'Ortus) Votre jeune compagnon est adorable ! Vous ne me le céderiez point comme page ?

Ortus : Orion n'est pas à mon service, Madame. il m'a suivi de son plein gré.

Léa : Dommage ! Je lui aurais fait faire une livrée rose et vert amande. (le décor cesse de défiler)
Mais nous voici devant les appartements du Prince ! (la petite troupe fait halte devant une porte des plus ouvragées, sans aucun garde en faction)

Ortus : Vous ne protégez pas cette porte avec des gardes ?

Léa : Pourquoi faire ?

Ortus : Veiller à la sécurité du Prince.

Léa : Il n'a pas besoin d'être protégé ; il change de chambre chaque jour, il y en a tant dans le palais !

Ortus : Très astucieux !

Léa : (frappant doucement à la porte) Bicou, tu es là ? (la porte s'efface ainsi que la cloison, laissant apparaître une pièce très simple dotée d'une cheminée où un feu rougeoie. Dans un fauteuil, un homme d'un certain âge, vêtu de noir, sommeille à demi)

Lannois : Artus de Fenmark, nous te saluons !

3^{eme} TABLEAU

Le Prince : (se levant d'un bond) Un complot ! A la garde ! On veut m'assassiner ! (il tire son poignard)

Léa : (se précipitant auprès de lui) Calme-toi, Bicou. Personne ne te veut de mal. C'est moi et ce stupide Lannois qui t'apporte le livre que tu as demandé.

Lannois : Madame, je ne vous permets pas !

Léa : (venimeuse) Tu les veux tes palmes ? (à nouveau caressante) Voilà. Ce n'est rien.

Le Prince : (se rasant avec méfiance) Qui sont les deux autres ?

Léa : (prudente) Le plus jeune est aveugle et se nomme Orion. Un joli nom ...

Le Prince : Et l'autre ?

Léa : (même jeu) Le plus âgé s'appelle Ortus.

Le Prince : Quelle fonction a-t-il au palais ?

Léa : Il s'agit du nouveau bibliothécaire.

Lannois : Mais, Madame !

Léa : (le fusillant du regard) Tu le veux ton siège perpétuel à l'Académie ?

Le Prince : (soulagé) Ah ! Bon ! J'ai eu si peur !

Léa : Je suis là, Bicou.

Le Prince : (courroucé) Je t'ai dit de ne pas employer ce nom ridicule lorsque nous sommes en public !

Léa : Pardonne-moi, Michou.

Le Prince : Je suis triste aujourd'hui. Même Nigaud n'a pu me déridier.

Léa : Il est là, ce serpent !

le Prince : Il était là tantôt.

Léa : Tu devrais le renvoyer.

Le Prince : Pas encore.

Léa : Tu sais que je ne l'aime point.

Le Prince : Je le sais.

Léa : (se renfrognant) Tu as décidé de me fâcher !

Le Prince : Mais non. Mais je suis triste. Quand je suis triste, je ne prends aucune décision.

Léa : Alors j'attendrai que tu sois gai pour te demander sa tête de crapaud !

Nigaud : (surgissant derrière une tenture) On me demande ? Je sens qu'on me demande ! Ooooh ! (il fait une cabriole) Voici cuisse émue et le père La Chronique ! Hi ! Hi ! Hi ! Avec deux nouveaux ! Oh ! Oh ! Oh ! Nous allons rire, mon Prince !

Le Prince : Fais doucement, Nigaud. Je suis si triste !

Nigaud : Mon Prince a seulement l'illusion de la tristesse ! Quoi ! Il se laisse abuser par cette fumée ? Voilà ! Je souffle dessus et hop ! Elle s'est envolée !

Le Prince : Tu n'es pas drôle.

Léa : Non. Pas du tout ! Je finirai bien par te faire chasser !

Nigaud : Cuisse lisse fait la moue ; cela ne lui va pas ! Cuisse fine vient ici, croit-on pour voir le Prince, savoir si sa santé se porte bien ! Que nenni ! Cuisse de mouche vient demander du miel pour ses petits !

Léa : (serrant les dents) N'insiste pas, misérable nabot !

Nigaud : (mimant à la fois Léa, le Prince et la Santé du prince personnifiée)
voix de Léa : Comment va mon Bicou aujourd'hui ?
voix de la Santé du Prince : Que de gentillesse de t'enquérir ainsi de mon sort !
voix du Prince: Je vais très mal, très mal !
voix de Léa : Si la santé de mon Bicou va bien, je puis lui demander ?
voix de la Santé : Que veux-tu me demander, ma tourterelle rose ?
voix du Prince : Je suis à la dernière extrémité.
voix de Léa : Ma chère Santé princière, signe-moi ce papier.
voix de la Santé : Qu'est-ce donc que je signe ?
voix du Prince : Je vais passer !
voix de Léa : Oh ! Rien, Santé du Prince. Un conseil de régence.
voix de la Santé : Tu es si bonne, ma salamandre bleue !
voix du Prince : Ça y est ! Je suis passé !

Léa : (explosant de colère) Comment peux-tu supporter une telle impudence !

Le Prince : (souriant très légèrement) Mmmoui ! Pas mal, Nigaud.

Nigaud : Mais ! Que Vois-je ! Que Vis-je ! Le père La Chronique nous apporte un cadeau !

Lannois : Je... Mon Prince ... voici le livre que ... qqe ... voouu... que vous m'aviez demandé : La Quintessence des Lois de Khalame de Montquint ! (il s'avance le livre à la main)

Nigaud : (baillant à s'en décrocher la mâchoire) Ouaaah ! Voyons un peu cela Lannois. (prenant le livre et le lâchant aussitôt avec un grand cri) Aaaaah ! Messire ! Messire ! Cela me brûle ! Je suis blessé ! (il brandit sa main droite en la serrant avec la gauche, il la fait pendre mollement) Misère ! Jamais plus je n'en aurai l'usage ! Un livre, dites-vous ? Cela s'appelle un livre ? Mais il faut brûler ces choses là avant qu'elles ne nous brûlent ! Messire ! Messire ! (il fait encore deux ou trois cabrioles dans la pièce)

Lannois : Qui ... Que ... Quoi ... Le livre ... En cuir ... Brûler ... Agaaa ... (Ortus se met à rire doucement en regardant le Prince. Léa : rit de façon vulgaire; Orion rit aussi, d'un rire clair)

Nigaud : (s'approchant à quatre pattes du livre tombé à terre) Mais quelle vilenie est-ce là mon Prince ? (il le saisit, le passant d'une main à l'autre comme s'il était très chaud et l'ouvre à la première page) Aaaaah ! Ooooh ! Quel demeure ce prodige ! (il fait semblant de lire en louchant très fort) Gnnnn... Mmmmm... La Quint ... Quint ... Con ... Con.. Cont... Consistance... des... des ... du ... Mois ... Ouiiii ! La Consistance du Moi ! Avec privilège du Prince ! (soudainement très grave) Monseigneur ! Monseigneur ! Vous avez autorisé cette épaisseur d'ennui, ce long cortège de sommeils affreux ? Cette plainte faite à la Nature ? Ah ! Monseigneur, qu'avez-vous accompli ! (tous redoublent d'éclats de rire, sauf Lannois. Nigaud pose le livre très délicatement à coté de lui, saute à quatre pattes comme un chien) Allons, viens, petit livre, viens distraire ton prince. Voyons si, mieux que moi, tu lui rends le sens commun. (il se plante devant le Prince, faisant le beau, le livre entre les dents)

Le Prince : (le regardant avec une grande tendresse) Merci, mon bon ami, je le lirai ce soir. Ma tristesse est passée ; veuillez vous retirer.

Léa : Mon Bicou...

Le Prince : (froidement) Une autre fois, ma chère.

Lannois : Mon Prince désire-t-il un autre ... Livre ?

Le Prince : Laissez-moi le temps de finir celui-ci qui doit être admirable. Pour la fois à venir, soyez à l'heure.

Lannois : Oui mon Prince ... (tous vont pour se retirer)

Le Prince : Vous, que l'on nomme Ortus.

Ortus : Prince ?

Le Prince : Jouez vous aux échecs ?

Ortus : À ma vitesse.

Le Prince : Venez demain.

Léa : Je savais bien qu'il était là pour m'espionner !

RIDEAU

ACTE V

La chambre d'Ortus, au palais de Fenmark, petite, éclairée par une fenêtre haute ; un lit et une table parsemée de livres. Ortus est appuyé contre le mur ; il médite profondément.

Ortus : Il vient ce moment où tout se dénouera. Cette heure silencieuse quand, au milieu de l'été, la chaleur écrase les chemins d'un cercle de blancheur. Cet instant redouté mais voulu tant de fois ; la délivrance ... C'est ainsi, juste avant l'orage qui s'accumule et roule ses noires nuées. Il existe ce temps si court où tout reste immobile et ne respire plus. La terre, si elle le pouvait, hurlerait de souffrance ; les bêtes, avec les hommes, sont accablées. Nos regards, lassitudes infinies, se tournent tour à tour du sol vers les nuages menaçants, entre ces maux ne sachant lequel appeler de ses vœux. Il semble alors que la vie se retire, que le temps nous déserte et que, suspendus en un éther morbide, nous sommes condamnés pour une éternité. Pauvres hommes, pauvre monde ! D'où viennent ces orages sinon de nos faiblesses : la guerre, l'ambition, le pouvoir !

Que pouvons nous faire, égarés que nous sommes ? Nous échapper entre les flammes ... Entre les flammes ! Rien ne sert d'inventer mille excuses, retarder l'échéance par des mots enjôleurs : tout est dit et sur la glaise avide, tombe la première larme du ciel. D'autres, lourdes, la suivent aussitôt englouties par la poussière, bues d'un seul trait. Et leur rythme s'accélère, devient une respiration, tandis que montent les parfums forts que la terre tenait enclos. Ils rendent fous les bêtes et les hommes qui se baignent à la pluie et au vent. Puis, la foudre frappe, elle tue. La terre ne peut plus, en son ventre profond dure comme le fer, absorber tout le flot. Il gronde, enfle, emporte pêle-mêle en sa triste couleur le meilleur et le juste, celui qui tue et sa pauvre victime, vivants ou morts, peu importe, unis en cette même fin ... (il cache son visage entre ses mains) Ah ! Qu'il est dur de vivre avec les disparus ! (Cassandra entre dans la pièce)

Cassandra : Te nomme-t-on Ortus ?

Ortus : (se redressant) Oui. Tel je me nomme.

Cassandra : Es-tu bien l'étranger venu vivre au palais ?

Ortus : Certes, Madame.

Cassandra : Je dois t'entretenir de choses importantes.

Ortus : Qui êtes-vous ?

Cassandra : L'épouse du Prince de Fenmark : Cassandra de Kéros.

Ortus : Que peut un homme si modeste pour votre bonheur ?

Cassandra : Assurément beaucoup. On vous dit très avisé, influent, redoutable. En quelques mots vous savez remédier aux dilemmes ardues. Ce soir vous verrez le Prince à la partie d'échecs.

Ortus : Vous me faites trop d'honneur.

Cassandra : Je crois ces choses vraies. Il me faut votre appui.

Ortus : Mon appui ?

Cassandra : La bataille est mortelle et je dois triompher.

Ortus : Expliquez-vous, Madame.

Cassandra : Le Prince va, tel l'ombre de lui-même ; cette maudite fille, fière de ses maternités, lui veut arracher la couronne et le titre pour l'un de ses bâtards. Elle se verrait fort bien régente du royaume !

Ortus : Cela, je l'ai compris.

Cassandra : Cela ne sera pas ; je dois donner naissance à un héritier. Bientôt.

Ortus : Vraiment ? Alors pourquoi cette inquiétude ?

Cassandra : Je ne suis pas assurée des sentiments du Prince à mon égard. Il ne dit rien, ne fait rien ; c'est moi qui doit assurer la régence.

Ortus : Ne l'expédiez-vous point trop vite ?

Cassandra : Vous verrez, il n'a plus le désir de vivre.

Ortus : Depuis longtemps ?

Cassandra : Plus d'une année.

Ortus : Madame, je ne vous crois pas.

Cassandra : (surprise) Que ne croyez-vous pas ?

Ortus : Que vous portez un héritier.

Cassandra : (rougissant) Que... Je... Je dis la vérité !

Ortus : Non, Madame. Si le Prince n'aime plus la vie depuis si longtemps, il n'a pu vous la donner.

Cassandra : (s'approchant de la table) Ce que l'on dit est vrai : vous savez d'un seul coup d'oeil les choses, vous devinez en quelques mots. (elle fait tomber des linges de dessous sa robe; sa taille redevient svelte)

Ortus : Je crains de ne pouvoir vous servir à grand-chose, Madame.

Cassandra : (se précipitant sur lui) Je vous en prie, ne m'abandonnez pas ! J'ai pour moi le bouffon, quelques soldats honnêtes, le Chancelier mais pour combien de temps ! Soyez à mes côtés.

Ortus : Je ne suis pas ici de mon plein gré.

Cassandra : Si je triomphe, vous serez libre.

Ortus : Je doute fort de ceci.

Cassandra : Vous n'avez point confiance en ma parole ?

Ortus : Votre parole, oui. Celle des autres, non. Le pouvoir fait oublier la parole donnée.

Cassandra : Je vous signerai tous les papiers que vous voulez,

Ortus : D'où tenez-vous qu'un papier ait la moindre valeur lorsqu'on devient gênant ?

Cassandra : Que me conseillez-vous ?

Ortus : Partir, Madame. Il vous faudra partir pendant qu'il est encore temps.

Cassandra : Jamais !

Ortus : Madame, on vous tuera.

Cassandra : Ils n'oseront !

Ortus : Oh ! ils ne vous couperont pas le cou en place publique. Non ! Cela non. Ils vous mettront en prison pour quelque accusation de trahison, peut-être dans un lieu isolé, le temps que l'on vous oublie. Et un jour ou plutôt une nuit, on viendra. Que préférez-vous Madame: le poignard qui cherche votre coeur, l'oreiller qui vous étouffe ou le lacet qui va broyer votre gorge si douce ?

Cassandra : (effrayée) Vous êtes horrible !

Ortus : (tristement) Madame, je connais le pouvoir. Comme je le pressens, ils ne prendront même pas la peine de vous faire disparaître ; ils vous laisseront dépérir de regret.

Cassandra : Je me battrai jusqu'au bout.

Ortus : Je n'en doute point.

Cassandra : M'aidez-vous ?

Ortus : Je vous ai déjà donné ma réponse.

Cassandra : Alors je dois vous traiter comme mon ennemi ?

Ortus : Faites ce qu'il vous plaira, Madame.

Cassandra : (après un court silence) Je fais appel à l'homme de bien que vous devez être. Accepteriez-vous que Fenmark soit aux mains des rejetons de cette créature ?

Ortus : Cela-a-t-il de l'importance ?

Cassandra : Énormément !

Ortus : Je vois... La Légimité, la Légalité, le Nom ... Toutes ces choses de pouvoir. Que choisirez-vous de lui opposer puisque vous n'avez pas d'héritier et vous n'en aurez pas ?

Cassandra : Je suis l'épouse légitime et je puis me remarier.

Ortus : Toujours vite en besogne ! On ne vous fera pas confiance. Mieux vaut un rat vivant qu'un lion mort.

Cassandra : Que voulez-vous dire ?

Ortus : Ce sont les femmes qui sont stériles dans notre monde, pas les hommes ; n'est-ce pas ?

Cassandra : (soudain plus sombre et abattue) Hélas ! Mais alors, que dois-je faire ?

Ortus : Je vous l'ai déjà dit.

Cassandra : Trouvez autre chose.

Ortus : Je ne sais pas.

Cassandra : Vous ! Dire je ne sais pas !

Ortus : Il n'y a aucune honte à ceci.

Cassandra : Pourquoi abandonnez-vous le bien contre le mal ?

Ortus : Serais-ce vous le bien ?

Cassandra : En effet.

Ortus : Je suis navré mais je ne vois nulle part ni le bien ni le mal ; je vois des êtres qui luttent pour conquérir ou garder la suprématie. Le mal découle de cette absurde combat ; quant au bien, s'il existe, il lui reste des miettes ...

Cassandra : Vous êtes trop cynique.

Ortus : Non, je ne crois pas.

Cassandra : Voulez-vous savoir pourquoi je représente le bien légitime ?

Ortus : Dites-moi toujours.

Cassandra : Parce que j'ai été trompée, vendue à un être que je n'aimais point, toute jeune encore, la tête remplie d'illusions et de rêves sans fin. Au début, on eût dit un véritable conte : des lumières, des fêtes somptueuses, des musiques splendides. Puis le piège s'est refermé, pareil à ce palais trop sombre ; ce furent la méfiance, les intrigues, les fausses alliances. Le Prince avait depuis longtemps cette femme avec lui, qui portait ses rejetons comme des bannières, n'ayant de cesse qu'ils soient par lui reconnus. Au début, je pensais avoir une alliée et même une confidente en cette langue de vipère. Stupide que j'étais à dire en la voyant passer " voici la maîtresse du Prince, n'est-ce pas qu'elle est jolie ! ". Et puis j'ai compris que, peu à peu, elle travaillait à me perdre, voulant me voir anéantie sous ses pieds.

Ortus : Tout cela est triste, Madame, mais je n'y vois aucun bien.

Cassandra : J'ai décidé que l'on ne devait pas laisser le monde à ces gens-là et je me suis battue ; je me bats encore.

Ortus : Avec les mêmes armes ?

Cassandra : Mes moyens sont faibles.

Ortus : Jusqu'à cette comédie dernière !

Cassandra : Oui. (un long silence)

Ortus : Je vous plains, Madame. On est injuste à votre égard et pour cela, pour cela seulement, je veux bien vous aider. Deux conditions seulement...

Cassandra : Lesquelles ?

Ortus : Vous ne devinez pas ?

Cassandra : (se rapprochant de lui) Vous deviendrez mon compagnon ?

Ortus : (la regardant intensément) Comme vous me jugez mal !

Cassandra : Toute autre le ferait.

Ortus : Et vous accepteriez ?

Cassandra : Ai-je le choix ?

Ortus : Oui.

Cassandra : Vous ou un autre, quelle importance ...

Ortus : Vous en êtes là ! Ma condition n'est pas de vous posséder.

Cassandra : Je n'ose imaginer ... (soudain effrayée) Vous êtes un démon ! Vous voulez ...

Ortus : (riant) Les démons n'existent aucunement, Madame, hormis en l'imagination des humains. Calmez-vous.

Cassandra : (méfiante) Alors, quel est votre marché ? Parlez !

Ortus : Tout d'abord un sourire. Je voudrais un sourire de vous. Pas une grimace, Madame, qui vous enlaidirait, pas un rictus de convenance. Un sourire sincère, donné du plus profond de votre enfance ou, si elle n'a pas été heureuse, d'un moment de bonheur pur. Est-ce trop demander ?

Cassandra : (émue) Non. Non...

Ortus : (se rapprochant d'elle et lui prenant les mains) Vous y parviendrez ?

Cassandra : (très troublée) Je ... Je le crois (elle sourit)

Ortus : (riant encore) Alors tout n'est pas perdu !

Cassandra : (doucement) Et la seconde condition ?

Ortus : (très grave) Que le moment venu, quand je vous le dirai, vous me suiviez, docile, sans rien dire, marchant à quelques pas de moi, du milieu de la nuit au lever du soleil.

Cassandra : (étonnée) Vous suivre ainsi ? Pourquoi ? Où ?

Ortus : Si je vous le disais, je vous perdrais, Madame.

Cassandra : (sombre) Me jurez-vous, sur votre âme, qu'il ne me sera fait aucun mal ?

Ortus : (lui prenant le visage entre les mains) Voyez mon regard, Madame et décidez. (Cassandra et Ortus demeurent un instant ainsi, leurs regards plongés l'un dans l'autre)

Cassandra : Je te crois, étranger. Tu as ma parole, sur mon âme.

Ortus: (joyeux) Tout est sauvé ! (il esquisse un pas de danse dans la pièce) Trala ! Tralala ! La ! La ! Ortus ! Ortus ! Tu n'es pas vieux ! Tra la ! La ! La ! (il lui fait une révérence jusqu'à terre) Bimba Daloki ! Évoé ! Enella !

Cassandra : (riant) Mais il est fou !

Ortus : (se calmant, essoufflé) Ah ! Pardonnez ... Madame ... Un petit peu de ma jeunesse... Je ... Je suis votre allié.

Cassandra : Je compte sur vous.

Ortus : Oui ... Oui. Partez à présent, je dois me préparer.

Cassandra : À bientôt, mon ami. (elle sort)

Ortus: Ah ! Que j'ai le coeur content ! Que voici de belles raisons d'aller à la bataille ! Mais ai-je donc tout prévu ? Que ma faiblesse soit ma force et leur force, leur destruction! La douceur du sommeil n'a plus cours ; la nuit profonde amorce son ultime recours. C'est ainsi ... Un instant j'ai douté pourtant, tel le flot venu des tréfonds de la mer inconnue ; les hommes méritent-ils de nouveau la lumière ? Méritent-ils la liberté puisque, après sa conquête, ils songent à la perdre ? Ces êtres si légers, ces fragiles existences, pétries de lâchetés et de mille faiblesses, ces éphémères vies, comment les apprécier ? (il sourit) Quelle importance ? Le souvenir des choses aimées, seul, compte en ce voyage ; les remords deviennent aussi lisses que des galets en la rivière, l'eau claire glisse et chante... Tu me donnes la réponse.

Mais, n'oublies pas Ortus, qu'au fond, tout au fond, là où la lumière ne peut avoir accès, reposent avec les morts d'innombrables secrets. Parmi l'ignominie, le meurtre, les tueries, la folie, le désordre, liés d'une sanglante boue n'attendent que leur heure les hommes de pouvoir ... Orion ! Orion, où es-tu ?

Orion : (entrant) Me voici, étranger.

Ortus : As-tu tout ce que je t'ai demandé ?

Orion : Oui.

Ortus : Alors, nous sommes prêts pour la partie.

Orion : (souriant) Je le crois.

Ortus : Une chose encore. Toi à qui rien n'échappe, as-tu vu un passage pour fuir ?

Orion : J'ai mis le temps à le trouver ...

Ortus : Brave Orion !

Orion : Il n'est pas bien large; une seule personne y va de front.

Ortus : D'où part-il ?

Orion : De la salle du Trône.

Ortus : Où mène-t-il ?

Orion : Je ne sais pas, étranger.

Ortus : Pardonne-moi, j'oublie que tu ne peux rien voir. As-tu quelque idée ?

Orion : Dans la campagne, loin du palais ce me semble car j'ai entendu le coucou chanter à l'issue du passage.

Ortus : Tu l'as donc emprunté en entier.

Orion : Tu m'as appris à ne rien laisser au hasard.

Ortus : Bien. Préparons-nous. (il le prend par les épaules) Voici le moment le plus difficile ; ceux que nous allons affronter, ensemble, sont puissants. Si ensemble ils frappent, il en sera fait de nous. Par contre un par un ...

Orion : Mais pourquoi ce combat ?

Ortus : Parce qu'ils ne peuvent admettre la liberté d'autrui.

Orion : Est-ce si difficile ?

Ortus : Pour eux, impossible.

Orion : Faudra-t-il les tuer tous ?

Ortus : Peut-être pas.

Orion : Et il en a toujours été ainsi ?

Ortus : Oui. Toujours. (ils sortent. Le mur du fond s'efface ; des gardes font place nette. Entrent le Prince, le bouffon et le médecin)

Triafoirus : Mon Prince, je dois vous examiner.

Le Prince : Une autre fois ; je vais au mieux.

Triafoirus : Nous souffrons, Monseigneur, d'une maladie grave et qui n'attend pas.

Le Prince : Savez-vous la guérir ?

Triafoirus : Dans l'état actuel de la médecine, non.

Nigaud : Il paraît que dans certains pays on paye les médecins tant que la santé est bonne ; malade on ne les entretient plus. Croyez-vous que cela fait avancer la recherche, mon Prince ?

Triafoirus : Très drôle !

Nigaud : Est-ce vrai, mon clystère chéri, que deux médecins ne peuvent se rencontrer sans rire ?

Triafoirus : Encore plus drôle !

Nigaud : On m'a dit aussi que, dans d'autres pays, ils ne vous soignent que si vous leur pardonnez, à l'avance et par écrit, leurs erreurs.

Triafoirus : Absurde !

Nigaud : Dis-moi, beau serpent d'hypocrite, crois-tu en ce que tu fais ou le fais-tu pour de l'argent ?

Triafoirus : (levant la main sur le bouffon) C'est assez !

Nigaud : (se réfugiant derrière le Prince) Protégez-moi, Messire, il va me cloner !

Le Prince : Allons, Nigaud, laisse-le.

Triafoirus : (se redressant) Merci, Prince. Où en étais-je ?

Le Prince : Vous ne pouvez me guérir.

Triafoirus : C'est juste.

Le Prince : (froidement) Il n'y a donc aucun espoir.

Triafoirus : Mais non, mais non ! Je n'ai point dit cela ! Au dernier symposium où je me suis rendu, certains de mes confrères ont évoqué la possibilité d'une stase post-inflammatoire apparue chez le marsupial de Tachycardie en raison d'un stimulus corticoïde plasmatique. Ainsi, dans le cursus endocrinien a pu être décelé un interférant lévogyre particulièrement tensio-actif.

Le Prince : Et bien ?

Triafoirus : Oh ! Cela n'est qu'une hypothèse d'école mais cet interférant, mélangé à une bactérie très autophage, la *Calvitia Fulgurans*, semble provoquer chez le sujet un état stationnaire de la maladie.

Le Prince : Alors, qu'attendez-vous ?

Triafoirus : (gêné) Le problème, voyez-vous, demeure dans les effets induits par le traitement.

Le Prince : Quels sont-ils ?

Triafoirus : Un effondrement de la température et du rythme cardiaque, l'endormissement profond du sujet, un retard réflexe d'au moins trois jours complets. Ce phénomène apparaît au début de l'hiver pour cesser au printemps chez le dit marsupial. Ah ! J'oubliais : la chute complète des cheveux.

Le Prince : En fait, ce que vous me proposez n'est pas autre chose qu'hiberner et de porter une moumoute.

Triafoirus : (après mûre réflexion) Cela peut s'exprimer ainsi, Prince.

Le Prince : Savez-vous, Triafoirus ?

Triafoirus : Oui, Prince.

Le Prince : C'est vous et non Nigaud que je devrais prendre comme bouffon !

Triafoirus : Mais... Prince !

Le Prince : Parfaitement !

Nigaud : Gagnerez vous au change ?

Le Prince : Je ne sais.

Triafoirus : Tais-toi, histrion !

Nigaud : Prince, laissez-moi être votre médecin ! (il prend le chapeau de Triafoirus et lui donne son bonnet à grelots) Oyez ! Oyez ! Me voici, Triafoirus, grand pourvoyeur de la camarde, très cher fournisseur du croque-mort, pilier de pharmacie, longue souffrance pour la morale, gloire de l'universalité, petit-neveu de déjà médecin, arrière-petit fils de praticien. Je... Parle !

Le Prince : (amusé) Quel est mon mal docteur ?

Nigaud : (s'avancant sous le nez du Prince) Il me semble ... Il me semble, votre seigneurité, que votre grande humeur est déséquilibrée ! L'un des cotés de cet auguste visage penche vers la droite et l'autre monte en l'air ! Avez-vous, je vous prie, tous les matins que nous fait le bon Dieu, bonne trique à midi ?

Le Prince : Je l'ai !

Nigaud : Mangez vous, buvez vous ce que décence oblige ? C'est-à-dire - et j'énumère - un plat complet de venaison, des vins bons et puissants, des desserts bien saupoudrés de cannelle et de sucre ? Lutinez vous les belles qui vous servent ? Faites-vous leur bonheur jusque dans les recoins ? Avez-vous quelquefois des angoisses premières, des fatigues soudaines tout au milieu du jour ?

Le Prince : Je les ai !

Nigaud : Vous faites vous vomir en appelant l'Espagne ? Veuh-Lazquez ! Murrh-illo ! Zuurbh-arán ? (il fait semblant de vomir en prononçant les noms)

Le Prince : (gêné) cela m'arrive, en effet.

Nigaud : Alors, mon Prince, nous sommes fort malade. Malade de trop vivre et de trop bien jouir ! Il vous faut, pour fluidifier ce sang trop consanguin, poursuivre le poireau, effeuiller le concombre, savoir que le reste de vos jours vous ferez les yeux doux aux tristes salsifis !

Le Prince : Est-ce rédhibitoire ?

Nigaud : Plus que jamais, mon Prince ! La vie est à ce prix pour que les médecins puissent tous prospérer. Qu'ils construisent avec l'aide de fous des machines coûteuses, vous persuadent d'y entrer pour qu'en tranches absolues votre mal s'y révèle et que l'on tue l'espoir qui pourrait vous sauver. Et par dessus ces choses, n'oubliez pas : il se trouve chez eux quelques honnêtes gens. Ils vous disent : suivez votre nature, faites pour le mieux, évitez l'inquiétude parce qu'elle vous tuera. Guettez de ceux-là le sourire bien triste, il vous dit assez tôt que votre compte est bon.

Triafoirus : Prince, ceci est une ignominie ! Une calomnie !

Nigaud : Un placebo !

Triafoirus : Prince ! Je ne réponds plus de rien !

Le Prince : Allons, monsieur le médecin, ayez l'esprit plus large. Un fou ne fait que dire ce que le ciel soupire.

Triafoirus : C'est la dernière fois que vous me contemplez !

Nigaud : Racémique ! Dextrogyre ! Molécule !

Triafoirus : Mais ... Il m'insulte !

Nigaud : Oscilloscope cathodique ! Dosage hormonal !

Triafoirus : Misérable proctologue !

Nigaud : Bandit manchot ! Speculum ! Acarien ! Stylobate ! Astragale ! Ampéluque ! Comique troupier !

Triafoirus : Pédicure ! Psychologue !

Nigaud : La médecine est la plus chère des vanités !

Triafoirus : Ah !

Nigaud : Monsieur, je ne dirai qu'un mot : sémaphore !

Triafoirus : Ah ! Aaaaah !

Le Prince : Allons, du calme !

Triafoirus : Cette fois, Prince s'en est trop ! Je vais vous laisser à votre délirant comique, à votre génération spontanée. Que votre état finisse en dehors de sainte Médecine ! Que l'on vous soigne pour votre mal qui est grand, grâce à des rebouteux, des sorciers, des chamans, des coucuts ! Et que l'on me fasse un pont d'or pour mes chères cliniques ! (il sort)

Le Prince : Nigaud ! Tu as été bien sévère.

Nigaud : J'ai dit la vérité, Prince !

Le Prince : Et qui me soignera, désormais ?

Nigaud : Ne vous ai-je toujours soigné ?

Le Prince : (souriant) Si fait !

Nigaud : Diantre, continuons. (survient Léa)

Léa : Mon Bicou !

Le Prince : (agacé) Qu'y-a-t-il encore ?

Léa : Écoute, mon Bicou ! (parlant à Nigaud) Et toi, maudit grelot , je te conseille de te taire ! La princesse Cassandra n'a pas d'héritier.

Le Prince : Pure jalousie, Madame.

Léa : Ah ! Vraiment ? Alors comment expliques-tu sa brusque variation de taille après sa dernière entrevue avec cet étranger ?

Le Prince : Elle a vu l'étranger ?

Léa : Ma police vaut bien la tienne.

Le Prince : Elle feindrait, prétends-tu ?

Léa : Aussi vrai que je sais ce que tu aimes faire au lit.

Le Prince : Décidément, Madame, vous ne saurez jamais vous tenir !

Léa : Et alors ? Que m'importent, à moi, vos belles manières ? J'ai besoin de savoir si mes vieux jours seront établis, si mes enfants seront les dignes successeurs de votre personne (elle renifle bruyamment). Bicou ! Signe donc cette ordonnance pour la régence !

Le Prince : Je n'en suis pas encore là !

Nigaud : (à Léa) Raté !

Le Prince : Que l'on fasse venir la dame Cassandra ! Sur l'heure ! (il y a tout un remue-ménage ; Cassandra est amenée devant le Prince par des gardes)

Cassandra : Mon Prince, que veut dire ce peu d'égards ?

Le Prince : J'ai à vérifier auprès de vous des choses qui ne souffrent pas le retard.

Cassandra : (regardant Léa) Je pense que celle-ci n'y est pas étrangère !

Le Prince : En effet.

Cassandra : Pourquoi l'écoutez-vous, au lieu de votre épouse ?

Le Prince : (rêveur) Elle a ... Des arguments... Et puis... (froidement) Elle a su me donner des héritiers !

Cassandra : (narquoise) Les beaux héritiers ! L'un est contrefait, l'autre malade ; le dernier pas plus intelligent qu'un petit pois !

Léa : (furieuse) Tais-toi, fruit sec !

Cassandra : Vous voyez donc, Monseigneur, qu'il vous suffit d'attendre.

Le Prince : (dégainant son poignard) Ceci n'a que trop duré ! (il porte un coup au ventre de Cassandra)

Cassandra : (se pliant et tombant à genoux) Ah !

Léa : Bien porté !

Le Prince : (regardant la lame) Il n'y a point de sang ! Ou vous êtes un pur esprit, Madame, ce dont je doute, ou bien vous cachez sous votre robe quelque amusement.

Cassandra : Grâce, mon Prince !

Le Prince : (glacial) Expliquez-vous !

Cassandra : (pleurant) Je n'ai eu d'autre choix pour me défendre contre cette femme qui veut ma perte. Ne pouvant compter sur votre affection, ni même votre respect à mon égard, j'ai usé de ce stratagème afin de gagner du temps.

Le Prince : (même jeu) Donc vous avez un amant et le moment venu, l'héritier aurait été de sa semence.

Cassandra : Je n'ai point d'amant, Monseigneur.

Le Prince : Je ne vous crois pas. Et si cela était, vous y avez songé, ce qui équivaut.

Cassandra : Ayez pitié de moi !

Léa : S'en est fait ! Ton compte est bon, ma cocotte !

Le Prince : Vous m'avez trahi et vous savez ce que cela signifie.

Cassandra : (se redressant) Oui, Prince.

Le Prince : Avant de régler définitivement votre sort, nous allons nous amuser quelque peu. J'ai prévu cette partie d'échecs contre l'étranger ; ainsi, nous ferons une pierre deux coups !

Léa : Bravo ! Enfin tout est réglé. Je vais m'habiller pour la partie. (elle sort)

Nigaud : (sérieux) Mon Prince, je ne vous ai jamais rien demandé pour moi-même mais je crois que la princesse Cassandra n'a pas démérité.

Le Prince : (contenant sa colère) Tu es mon bouffon, je t'apprécie en tant que tel. Ta finesse d'esprit devrait te dicter tes propres limites.

Nigaud : Monseigneur, tu ne peux laisser le pouvoir à cette intrigue femelle, à cette tribu !

Le Prince : (menaçant) A présent, tais-toi ! Le pouvoir ne se partage pas ! (désignant Cassandra) Elle ne me sert à rien; elle paiera son mensonge. Quant à toi, sache que l'on peut faire tomber deux têtes au lieu d'une seule.

Nigaud : Tu es injuste, Prince.

Le Prince : Je suis le pouvoir.

Nigaud : C'est bien ce que je disais.

Cassandra : Vous allez me tuer, n'est-ce pas ?

Le Prince : (perfide) Mais non, ma chère ; vous allez être la reine de l'étranger durant la partie. Allez vous préparer. (elle sort)

Nigaud : Prince, souhaitez-vous toujours votre bouffon à vos côtés ?

Le Prince : Bien sûr !

Nigaud : Et bien, votre bouffon en a assez de vous.

Le Prince : Plait-il ?

Nigaud : (tristement) Décidément, vous voici inguérissable Monseigneur : vous ne supportez plus le courage.

Le Prince : Alors, va-t-en.

Nigaud : Non. Je sollicite une ultime faveur.

Le Prince : Tout dépend. De quoi s'agit-il ?

Nigaud : Jouer la partie dans le camp de l'étranger.

Le Prince : Tu sais ce que cela signifie ?

Nigaud : Je sais : la mort. J'ai trop vécu déjà. Or, j'ai une faiblesse : le courage me plait.

Le Prince : Accordé. Va. (Nigaud se retire) De la sorte, je vais régler d'un seul élan tous les problèmes : supprimer l'étranger, la traîtresse, faire taire ce donneur de leçons. Quant à l'autre qui croit mettre en selle ses bâtards, nous lui réglerons aussi son compte ; j'ai envie de me remarier avec de la chair fraîche. Voyons, que pouvons-nous user de mieux: poison...Corde...Poignard... Pendaison ... Non...Non (il s'éloigne peu à peu) Cassandra sera décapitée... Léa: aura le garrot ... Lentement ... Le bouffon... Je le regretterai... (les ténèbres envahissent la scène sauf une lueur rouge autour du Prince)

4^{eme} TABLEAU

Dans un coin de la scène se retrouvent, éclairés, Ortus et Nigaud.

Nigaud : Étranger, Cassandra est perdue. Sa rivale a démasqué sa ruse au Prince qui va te la donner pour reine de partie.

Ortus : Cela devait arriver.

Nigaud : Tu te rends compte ?

Ortus : Je sais ; la partie est inégale : il faut perdre devant le Prince.

Nigaud : Mieux que cela, étranger : non seulement il faut perdre mais encore mourir.

Ortus : Mourir !

Nigaud : Oui. C'est à peu près la seule chose qui puisse, outre moi-même, divertir notre sire : l'exercice de son pouvoir.

Ortus : Je vois. Ces parties sont l'occasion de supprimer les branches mortes.

Nigaud : Tu ne crois pas si bien dire !

Ortus : Sur qui puis-je compter ?

Nigaud : Je serai avec toi car je l'ai demandé au Prince.

Ortus : Pourquoi avoir fait cela ?

Nigaud : J'en ai assez de sa tyrannie ; j'aime le courage de la princesse, je déteste les parvenus. À part moi, tu n'auras personne à tes côtés.

Ortus : Si : Orion.

Nigaud : Un jeune aveugle !

Ortus : Cassandra peut-elle intervenir dans le jeu ?

Nigaud : Oui mais pas contre le Prince et, vu sa situation, il lui accordera à coup sûr un handicap.

Ortus : Du genre ?

Nigaud : Bâillon, menottes, cagoule, carcan... Que sais-je ?

Ortus : Voilà qui est gai. Et si tu m'expliquais plus avant les règles de ce jeu subtil ? (ils sortent du cercle de lumière)

Un autre coin de la scène s'éclaire avec Léa : et Cassandra, toutes deux habillées pour la partie d'échecs. Léa porte une tenue de cuir, Cassandra une courte robe simple de couleur bleu ciel.

Léa : Je t'ai eue, enfin, ma belle garce !

Cassandra : Je n'ai pas dit mon dernier mot !

Léa : Justement. J'ai obtenu du Prince que tu ne puisse dire une seule parole : tu seras bâillonnée durant la partie.

Cassandra : J'aurai l'usage de mes gestes.

Léa : Mais non, ma chérie, j'ai obtenu cela aussi !

Cassandra : Vous êtes des monstres !

Léa : Et toi une petite idiote ! Ah ! J'ai attendu ce moment pendant longtemps ! (elle fait pivoter Cassandra et lui attache les mains derrière le dos)

Cassandra : Il te supprimera toi aussi, je le sais.

Léa : Détrompe-toi encore sur ce point : j'ai prévu cette éventualité. En fin de partie notre cher Prince sera assassiné par un beau cadet de la Garde qui n'a d'yeux que pour moi !

Cassandra : Misérable !

Léa : (achevant de la bâillonner) Bien sûr, je ne puis t'empêcher de penser ... Pour le moment (elle rit) ... Cela aussi viendra et je m'occuperai en personne de ton sort. (la scène replonge dans le noir. La voix d'Orion monte des coulisses)

Orion : Dans les ténèbres, moi seul peut voir... Mais, où se cache la Vérité?

La lumière éclaire faiblement Orion dans un autre coin de la scène. Il a l'air accablé. Ortus le rejoint ; il a revêtu un pourpoint jaune avec un soleil d'or rayonnant.

Ortus : Pour un peu, le beau drame !

Orion : J'ai peur, étranger.

Ortus : Aie confiance. J'ai médité mille ruses mais quatre suffiront comme la terre, le feu, l'air et l'eau. Viens. (ils sortent)

La scène s'éclaire pleinement ; elle est occupée par un grand damier blanc et rouge. Au fond, se mettent en place le Prince, le Chancelier, Léa , le Sénéchal et les soldats qui ont pour boucliers de grandes cartes à jouer. Au devant de la scène avancent lentement Ortus, Orion et le bouffon ; Cassandra, bâillonnée et les mains liées les rejoint. Le Prince monte sur un trône qui est sur une petite estrade mobile.

le Prince : Je décrète cette partie ouverte et à outrance.

Ortus : J'accepte mais j'invoque la condition préalable.

Le Prince : Je vois que l'on t'a renseigné, étranger.

Ortus : Tout comme sur l'issue habituelle de ce "jeu" .

Le Prince : Je t'écoute.

Ortus : Un- à- la -fois- pour- lutter-les- mains -libres- pour- ma- reine-droit- de- rechange.

Le Prince : Cela fait trois conditions.

Ortus : Je les ai prononcées d'une seule traite.

Le Prince : Encore mieux ! Soit !

Ortus : (déliant Cassandra) Je demande contre-avantage à l'adversaire et la caution du Grand Inquisiteur.

Le Prince : (sursautant) Tu sais cela aussi !

Ortus : J'en ai le droit.

Le Prince : Je puis refuser.

Ortus : L'avantage est un atout précieux.

Le Prince : Accordé. Que l'on réveille le Grand Inquisiteur. (un grand silence plane alors sur scène. Les lances des soldats tremblent et un murmure passe)

Tous : L'Inquisiteur... L'Inquisiteur !

(Le sol s'ouvre devant les deux camps et l'Inquisiteur paraît, vêtu d'une robe rouge sombre; il est très maigre et hagard.)

L'Inquisiteur : Qui m'appelle ?

Le Prince : Moi. Artus de Fenmark.

L'Inquisiteur : Tu n'es rien.

Le Prince : Je suis le Prince. J'ordonne.

L'Inquisiteur : As-tu de l'argent pour cela ?

Le Prince : Oui, encore !

L'Inquisiteur : Alors tu peux jouir et croire en ton pouvoir.

Le Prince : Cet étranger connaît les règles.

L'Inquisiteur : Tout se perd.

Le Prince : Il veut droit de rechange et concède l'avantage, mains libres, un par un.

L'Inquisiteur : Cela n'a pas de sens.

Le Prince : Que me conseilles-tu ?

L'Inquisiteur : Ne donne rien.

Le Prince : La loi l'y autorise ?

L'Inquisiteur : L'arbitraire est la loi. Prends et donne tour à tour pourvu que tu subsistes.

Le Prince : Merci de ton conseil. Je dis à ceux qui sont à l'opposé : main libre, non pour rechange et avantage à mon camp.

Nigaud : Nous sommes perdus.

Ortus : Détrompe-toi la victoire est acquise ! (s'adressant à l'Inquisiteur) Je te vois bien, banquier des âmes. N'as-tu point de fatigue à donner tout le jour aux puissants et aux riches déjà ? Je sais que tu imagines des solutions aux pauvres. Mille parmi eux regroupés feront un seul des vastes que tu cajoles. Pas de petit profit, pas de temps qui se perd. C'est toi qui a le pouvoir et je sais comment faire : que jamais ton regard ne contemple le ciel !

L'Inquisiteur : Le ciel ? A quoi peut servir cette longue paresse ?

Ortus : Dans le ciel tu peux voir l'infini et le reflet du temps ; le rire ou son contraire, la mort, le renouveau. Pauvre vieille pensée ! Tu veux la maîtrise des hommes ! Tu n'as rien que ta mort face à toi et l'émerveillement.

L'Inquisiteur : Qui est donc celui-ci ?

Ortus : Je suis la Vérité.

L'Inquisiteur : Qu'est-ce que la Vérité ?

Ortus : Devine ! (il lui lance un rouleau de papier)

L'Inquisiteur : (déroulant le volumen) Ah ! Que c'était bien ! Celui-ci, je me souviens ! Délicieux ! Pertinent ! Je ne regrette rien ... (il s'enfonce ainsi dans le sol et disparaît)

Orion : Qu'as-tu fait, étranger, pour le vaincre ?

Ortus : Je lui ai donné la liste de ses crimes. L'argent fait mourir dans son lit, la Vérité dans un grave soleil. Comment veux-tu mourir ?

Orion : Je ne veux pas mourir.

Ortus : C'est bien ainsi que je le pense ! (se tournant vers le camp adverse) A nous ! Venez, que l'on vous dise une parole douce !

Le Prince : Sénéchal !

Le Sénéchal : Maréchal ! Sire !

Le Prince : Peu importe. Tuez !

Le Sénéchal : (sortant des rangs) Que tout ceci a perdu de son charme ! Moi, Sénéchal-Maréchal du royaume, sortir du rang pour terminer quatre petites pieuvres ! Vraiment, à temps importe peu ! (il s'avance dans sa lourde armure, tenant une grande masse d'armes) Ne veuillez résister !

Ortus : À toi, Nigaud !

Nigaud : (s'avançant vers le Sénéchal en gonflant un immense ballon rouge en forme de saucisse) Voilà, que voili, que voilu, que voici ! Faites ce que je dis et pas ce que je fais ! Le rêve plus que la réalité, la mer vaut mieux que terre et tant font du bruit sur pauvre tard qu'il peine pour comprendre. Hip, Hap, Hop ! Me voici (il brandit son ballon et commence à frapper le Sénéchal qui peu à peu, succombe sous ses coups) Adieu, beau militaire ; ta cuirasse fourbie ne vaut pas mon épi ! (le Sénéchal s'écroule dans un grand fracas de métal et le bouffon l'entraîne par les pieds hors du jeu)

Ortus : ACTUS EST ! (roulement de tambour)

Le Prince : Chancelier !

Le Chancelier : Que souhaitez-vous ?

Le Prince : A vous ! Tuez !

Le Chancelier : Que me donnerez-vous pour cela ?

Le Prince : Des terres.

Le Chancelier : J'en ai déjà.

Le Prince : Voix prépondérante au conseil du lundi.

Le Chancelier : Voix majeure aux Etats du royaume.

Le Prince : Accordé.

Le Chancelier : (s'avançant) Allons vous autres, cessez d'espérer ! J'ai plus que le pouvoir.

Ortus : (lui remettant une lettre) Vraiment ?

Le Chancelier : Aucune ruse ne vous sauvera... Sauvera ... Tiens donc ! (il regarde Ortus, relit la lettre) Oui... Oui ! (il tourne les talons et sort du jeu)

Le Prince : Ah ! Chancelier ! Trahison !

Ortus : Ne compte plus sur lui, Prince.

Le Prince : (s'adressant à Fontus et Lannois) Allez, vous autres !

Lannois : Tous les deux ! Mais ce n'est pas la règle !

Le Prince : Marchez ou il vous en cuira ! (Lannois et Fontus s'avancent. Ortus donne à Lannois un petit livre que ce dernier se met à lire ; Fontus reçoit du bouffon deux boules dorées. Fontus se met à jongler avec elles, fasciné. Tous deux sortent du jeu)

Le Prince : Cela n'est pas possible !

Ortus : Il te reste ta reine.

Le Prince : Léa !

Léa : Signe d'abord la régence.

Le Prince : Après la partie.

Léa : (croisant les bras) Non ; maintenant.

Le Prince: (accablé) Donne.

Léa : (lui remettant un rouleau de papier) Tu vois quand tu veux, Bicou.

Le Prince : (signant rapidement) Voilà !

Léa : N'oublie pas ton sceau.

Le Prince : (imprimant son sceau sur le papier) Te suffit-il ?

Léa : Parfaitement ! (s'avançant) Je suis la Régente du royaume ; je peux tout, du bien jusqu'au mal, du blanc au noir ; octroyer fortune, misère ou mort. Cédez, vils manants !

Nigaud : Elle finit enfin par bien parler.

Ortus : (à Orion) A toi de jouer !

Orion : (se rapprochant de Léa:) Tu peux tout, belle reine... Tu as tout mais il te manque une chose ...

Léa : (riant) Tu plaisantes, vermisseau !

Orion : (sortant de sa poche un magnifique ruban de soie bleutée) Il te manque ce coin de ciel que j'ai tissé ; il m'a fallu cent jours de patience infinie et cent jours encore pour lui donner reflet changeant. S'il flotte, il joue musiques. Contre ta joue, il est plus doux qu'une fourrure de blanche hermine ; si tu l'écoutes à ton oreille, il imite le bruit de la mer. Le soir il te console de tes amants volages et quand tu seras vieille il aura cet éclat de tes jeunes pensées...

Léa : Je le veux ! Je le veux !

Orion : Viens le prendre ! (il l'évite et s'échappe en déroulant le ruban)

Léa : Reviens ! Donne-le moi ! (elle le poursuit et sort du jeu)

Ortus : (venant très vite devant les soldats en avant du Prince) Alors, que te semble le jeu, Prince ?

Le Prince : Rechange ! Rechange !

Ortus : (poussant un des soldats qui entraîne tous les autres dans sa chute) Trop tard !

Le Prince : (effrayé) Que vas-tu faire, étranger ?

Ortus : Moi, rien. (s'adressant à Cassandra) Il est à vous, d'une main.

Le Prince : J'ai le droit de parole !

Ortus : Tant que vous voudrez.

Le Prince : Il faut m'épargner, étranger. Cela n'est pas ma faute : déjà, enfant, j'avais pour but de régner ; tout autour de moi respirait le pouvoir et l'intrigue. mon grand-père fut assassiné par sa propre épouse, mon père par son chambellan et sa favorite ; mon oncle par un soldat mécontent. Je n'ai jamais pu croire en la beauté du monde sans y inclure la cruauté des hommes. Pourtant, durant vingt ans, au début de mon règne, je me suis exercé à accomplir le travail attendu. J'ai promulgué des lois, recherché la justice, entrepris des réformes paraissant nécessaires. J'accordais à mon corps bien peu de ce repos, comme le veut la vie ! Je voulais croire que ce qui est scandaleux n'est pas d'être riche mais de ne pas partager. Et puis ... Il y eut les révoltes, les guerres épuisantes, l'illusion de finir responsable de l'univers. Au nom de tout ceci, j'ai dû décider et décider encore, de l'existence, de la mort, tant ou plus qu'il m'est venu cette pensée que les femmes sont faites pour nous donner leur corps et les hommes leur âme. Je vois bien ma folie ; est-il trop tard pour remédier ?

Ortus : Oui ; il est trop tard. Les gouvernements ne sont pas faits pour donner le bonheur mais pour diriger entre le ciel et l'eau. Pour cela il faut apprivoiser, non contraindre ; convaincre plutôt que vaincre. Par quelle faute de coeur as-tu pu croire qu'il y avait vertu ou raison à user de ta force ? Ce mépris souverain qui te l'a appris ? Jouir de la richesse n'entraîne que le dédain; garder tout le pouvoir appelle tous les vices.

D'un simple vouloir tu imaginais le bonheur pour ce monde ; quel orgueil ! Ces vingt ans de ta vie se sont consumés à essayer cent systèmes, mille gouvernements insensés ! C'est ainsi que les tyrans ou ceux qui prétendent diriger avec l'ordre, procèdent : concède à chacun sa place et que rien ne se meuve. Donne à chacun l'espoir de s'élever sur les dépouilles d'autrui afin d'accéder au soleil du prince, à sa faveur, à son regard, à son oreille. Mortelle maladie que ces gouvernements qui trouvent jusqu'à des poètes pour tresser des couronnes laurées à leur aveuglement !

Et l'étrange nature qui est la nôtre se veut séduire par cette fumée ; à tous degrés elle abdique jugement, fierté, liberté et conscience pour soutenir ces fous comme toi, ivres de leur admiration sans frein, complices de tous les crimes. Qu'il advienne la fin de la tyrannie et l'on dira : " Je ne le savais pas". Qu'elle dure, par ce jeu subtil de la complicité, et nos enfants ayant vécu dans l'idée de servir seront, par nature, des serfs !

Quelle est difficile la Liberté ! Elle doit, pour porter tous ses fruits splendides, faire l'objet de tous nos soins, comme le jardinier n'épargne point sa peine tout au long de l'année afin que, printemps venu, il goûte ses efforts. Mais qu'advienne une grêle, une pluie de grésil, des oiseaux avides et l'oeuvre de tant de mois s'en trouve toute ruinée...

Vous autres, tyrans et gouvernants cyniques, n'êtes que sauterelles abattues sur un pays riant ; vous pillez, détruisez, corrompez, donnant - comble de la duplicité - une image soigneuse. Et lorsque tout est détruit ; trop gras pour vous mouvoir, sans plus rien qui assure quelque subsistance, il vous coûte à mourir ...

Le Prince : Je ne demande qu'à apprendre.

Ortus : Le tyran n'apprend pas : il étreint d'une étreinte mortelle par plaisir de son dérèglement. Il jouit de la souffrance ou de la mort, du jeu dont il se croit le divin maître. Il craint la Liberté, les hommes justes car ce sont ceux-là qui ne peuvent devenir créatures soumises. Alors, par mille jeux, roueries, loteries, récompenses futiles, il cajole et distille à ceux dont les oreilles sont prêtes à entendre le chant de la bonne conscience, son venin. Car la plupart de nous adorent les honneurs ; l'inquiétude les terrifie, l'incertitude venue le matin nous surprendre, surtout, les broie. Alors il faut de l'ordre, de la méthode, au prix de la superstition et là vous triomphez puisque rien ne vous plaît plus que sotte dévotion...

Tu te plains, maintenant, d'être seul ; tu songes au repentir, au bon gouvernement, à réformer ta carcasse. Il est trop tard ! Ceux qui te soutenaient s'en sont allés vers d'autres illusions, gagner d'autres fortunes, un pouvoir qui t'à échappé. Souviens-toi seulement comme ils guettaient la moindre de tes paroles ; s'échinaient pour prévenir tes gestes, cachaient les mauvaises nouvelles, se battaient pour devancer ta pensée et les miettes de ta table. As-tu vécu seulement ? Ont-elles vécu ces ombres que tu as faites autour de toi ? Et quel grand souvenir peut-on en conserver sinon dégoût avec grande tristesse ?

Le Prince : Mais alors que nous proposes-tu ?

Ortus : De vieux mots. Liberté, Justice, Courage, Équité, Amitié, Sens commun, Modestie, Gentillesse, Hospitalité, Honnêteté, Patience, Mépris du vice et des honneurs factices. Est-ce tant demander ? Est-ce déjà si vide de sens que réclamer ceci ?

Quand bien même ce goût du plaisir serait notre essence, quand bien même à l'erreur fatale nous serions condamnés, voici notre grandeur : te refuser, te dire "Je ne veux rien de toi, tu n'as rien qui me plaise ; je ne t'aime ni ne te désire pas plus que ces épouvantails que tu sais fabriquer. Tous ces enchantements garde-les pour toi-même ; pour toi je ne bougerai point ni ne veux accomplir".

Ainsi se doivent traiter le pouvoir arbitraire et ceux qui souhaitent en user. La voix des justes doit dénoncer ceux qui se parent des attributs de la Justice, de la morale et de mille vertus comme coquilles vides. Apprenons, quelquefois, à bien faire ; apprenons à ne pas oublier les quelques mots qui justifient la vie et, par dessus ceci, laissons son flot puissant nous emporter.

Le Prince : (haletant) Qui... Qui es-tu, étranger ?

Ortus : Peu t'importe. A vous, Madame : d'une seule main et sans une parole comme il l'avait voulu pour nous. (Cassandra, d'une main, pousse le trône où est assis le Prince ; celui-là glisse lentement et disparaît dans les ténèbres du fond de la scène) ACTUS EST !

Cassandra : Je n'ose y croire ... Qu'avez-vous remis au Chancelier ?

Ortus : Une carte de visite avec son nom et le titre de Président de la République de Fenmark.

Cassandra : Et Lannois ?

Ortus : Oh ! Lui ? Un livre où il était question de sa fastueuse biographie.

Cassandra : Et le Prytane ?

Ortus : (riant) Entre deux boules d'or rigoureusement identiques, laquelle pouvait-il choisir ? Faut-il aussi vous expliquer pour la Régente Léa ?

Cassandra : Non.

Ortus : Je m'en doutais.

Cassandra : Et maintenant ?

Ortus : Maintenant, j'invoque votre promesse. Trois heures avant le jour doivent encore s'écouler, suivez-moi.

Cassandra : Comment ? Alors que je puis ...

Ortus : (froidement) Honorez votre promesse, je vous prie.

Cassandra : (baissant la tête) Soit. Trois heures, ce n'est rien.

Ortus : (criant joyeusement) Orion ! Nigaud ! A moi, venez ! Il est temps de partir ! (Orion et le bouffon surgissent en courant, joyeux et enthousiastes)

Orion : Victoire ! Tu as vaincu, étranger !

Nigaud : (faisant une pirouette) Libre ! Libre, enfin !

Ortus : Du calme, mes amis ; nous avons du chemin ! Orion, marche à notre tête, Nigaud prends de quoi éclairer ; Cassandra, réglez votre pas sur nous... Que tous soient heureux ; amis, c'est chose sainte !

RIDEAU

Epilogue

Une hauteur, à bonne distance de la capitale, en pleine campagne. Le jour va se lever ; Ortus, Orion, Nigaud et Cassandra se tiennent groupés.

Ortus : Approche, Orion.

Orion : Oui, étranger.

Ortus : (lui passant les pouces sur les yeux) L'instant est venu: vois...

Orion : (tournant la tête et marchant en rond autour du groupe) Tout ceci !... Je... Je vois désormais ! ... Je vois ! Que c'est beau ! Mille nuances ! C'était donc cela le monde !

Ortus : Une infime partie. Tu es un homme à présent ... Vois la mer, le pays, le ciel changeant. Les merveilles ensemble que coud le jour sur notre coeur. Et s'il existait une fenêtre dans notre poitrine pour savoir chacun de nos sentiments, quelle reste toujours ouverte. Vois, parais au monde, arpeute-le et aime-le quand bien même un temps de découragement, il te semblera inhumain ou lointain. C'est à ce prix ! Paraître ne veut rien dire pour paraître ; dire, contempler console de la multitude ... Retiens la succession des jours, sois attentif aux êtres et aux choses fragiles ; si, par malheur, ils devaient s'anéantir, toi tu serais au pays de la mort ...

Contemple encore, ne crois pas ceux qui parlent en raison. Vois comment les rayons jaillissent de l'écume. En trois pas ils ont conquis les grèves. Un souffle après, ils teintent de rose et d'indigo les crêtes qui les attendent, rejoignent dans leurs champs les paysans partis depuis la nuit obscure afin de travailler. Regarde ! La lumière fait sonner les cotés des chemins, gravit les pentes, colore d'or les cimes des arbres blonds qui chuchotent ensemble. Tu vois maintenant et tu peux tout aimer ! La voici, à nos pieds, venue de tout là-bas, toute de soie douce, amoureuse subtile ... (sa voix se brise) Ah ! Ce jour, encore, nous n'allons pas mourir !

Orion : (se précipitant vers Ortus et l'étreignant) Oh ! Étranger ! Étranger ! Quel merveilleux cadeau !

Ortus : (très doux) Et tes étoiles ? Tu ne les veux plus ?

Orion : Plus que jamais !

Ortus : Alors, va. Elles t'attendent.

Orion : Adieu... Ortus !

Ortus : Adieu, mon enfant.

Orion : Que me conseilles-tu ?

Ortus : N'aie jamais peur, coeur pur. Aime les causes justes.

Orion : Adieu, adieu.(il s'élançe en courant et disparaît)

Ortus : Je suis sommeil, le frère de la mort
un instant, je prends sa place
j'apprends à vos yeux dociles
à répéter le grand oubli.

Je marche sur la grève et les nuages
je tiens par de fragiles fils d'argent
ce que vous appelez la vie
un bien précieux ou don d'enfer.

Un à un le vent les brise
les chagrins les emportent trois par trois
à la mer qui te berce, au soleil qui s'en va
dis maintenant adieu.

Un autre a fait de toi son rêve
et toi, tu songes à ton tour
ne cherche pas le sens de cette course
tu reviendrais toujours sur tes pas trop petits.

Contemple tous les astres de ton regard
tu es toi-même parmi les lueurs, la lueur...

Nigaud : (après un silence) Salut à toi, étranger ; je vais partir aussi.

Ortus : Tu as perdu ton emploi, je le crains.

Nigaud : Ce vieux vêtement ? Bah ! il vaut mieux aller nu que mal fagoté !

Ortus : Que vas-tu faire ?

Nigaud : Je me vois assez chef de l'opposition. (ils rient et tombent dans les bras l'un de l'autre)

Ortus : Sois féroce, alors !

Nigaud : Mon vrai nom est Félix.

Ortus : Adieu, cher Félix.

Nigaud : Adieu, l'étranger. (il s'en va)

Ortus : (se tournant vers Cassandra) Et vous, Madame ?

Cassandra : Je suis toujours la princesse.

Ortus : Je crains que non. Voyez. (de la ville lointaine montent des airs de joie et des bruits assourdis de feux d'artifice) Le royaume a vécu.

Cassandra : C'était pour cela, cette promesse ?

Ortus : Bien sûr. Les vaincus ont tous les torts.

Cassandra : Je ne suis pas vaincue.

Ortus : Certes mais vous étiez la princesse.

Cassandra : Que vont devenir les autres ?

Ortus : Ne craignez rien. Le Chancelier sera Président, le Sénéchal sera ministre de l'Armée ; Lannois écrira ses mémoires, Fontus, grand administrateur, Triafoirus restera Triafoirus.

Cassandra : Et Léa ?

Ortus : Après une dépression nerveuse assez sévère, elle finira dame patronnesse

Cassandra : Et moi, étranger ? Ne m'avez-vous pas trompée ?

Ortus : La vie ne trompe pas, Cassandra : elle prend puis elle laisse.

Cassandra : Que vais-je devenir ?

Ortus : Il vous reste à aimer.

Cassandra : (le regardant) C'est chose déjà faite. Qui es-tu ?

Ortus : Le soleil qui se lève.

Cassandra : (s'approchant) Je ne sais rien de toi.

Ortus : Quelle importance ?

Cassandra : (lui prenant la main) Quel est le nom de ce que je ressens ?

Ortus : Pourquoi faut-il toujours donner un nom aux choses qui existent ? Cela s'appelle un nouveau jour, le nouveau jour ...

RIDEAU et FIN

Cette pièce de théâtre à été écrite par Jean-Louis AUGÉ et achevée à Castres en juillet 1999.

Aetas XLV - Conclusus est

